manuel indispensable des questions militaires. — *Revue d'histoire* (juillet): Etudes sur l'avant-garde. — L'œuvre militaire de la Révolution. — Guerre de la Péninsule. — Le Passage de la Bérésina, etc. — *Armée et Démocratie:* Les dessous du Budget de la guerre. — *Journal des Sciences Militaires* (15 juillet): Cap. Potel: quelques idées sur l'artillerie. — Cap. Cognet: Peine perdue et temps gâché. — Col. Gory: L'Apprentissage de la guerre, etc. (Chapelot). — *Revue militaire des armées étrangères* (juin). La Défense de l'Union Sud-Africaine. L'armée des Etats-Unis en 1912. Règlement allemand sur les travaux de campagne, etc. (Chapelot). — (7 juillet): La nouvelle loi militaire allemande, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

L'Olivier : un exemple de simplicité dans le style proposé aux femmes de lettres d'aujourd'hui, d'après leur cadette : Mlle Adeline, qui n'a pas encore 13 ans 1/2. — *Le Foyer* : un poème de M. Max.-A. Doué. — *La Revue du Mois* : une héroïne de la Révolution chinoise, sa vie, sa mort, trois de ses poèmes. — *L'Occident* : M. Henry Dérieux, sur « Léon Dierx ». — Memento.

L'Olivier (juin) publie deux œuvres en prose signées : Adeline, dont l'auteur est ainsi présenté par M. Georges Maurevert :

J'ai l'honneur de vous présenter une petite fille qui fera sans doute parler d'elle quelque jour. Elle se prénomme « Adeline » et, sous ce prénom frêle et charmant, elle a déjà publié deux œuvres : le Livre d'un Enfant, *et* Légende bretonne, *féerie en cinq actes et six tableaux!...*

Le Livre d'un Enfant *a été composé entre la dixième et la douzième année d'Adeline. Dans* l'Eclaireur de Nice, *en février dernier, je parlai de cette suite, très curieuse, de poèmes en prose et de « jolies histoires ». Cette initiale production s'épigraphiait d'une dédicace inscrite par Maurice Maeterlinck sur un exemplaire de* l'Oiseau Bleu *offert à son jeune auteur ;*

« Pour Adeline, pleine de dons mystérieux, cette parole inédite de la *Lumière* dans une scène inconnue de *l'Oiseau Bleu :*

La Lumière. — N'oublie pas, mon enfant, n'oublie pas que tout ce que tu vois en ce monde n'a ni commencement, ni fin. Si tu gardes bien cette pensée dans ton cœur, si elle grandit en toi, en même temps que toi-même, si tu ne la perds pas de vue, tu sauras toujours, en toutes circonstances, ce qu'il faut dire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut espérer... »

Les deux œuvrettes imprimées dans ce numéro de L'Olivier : les Petites Dames de mon Jardin — *où l'on retrouve la très noble influence de Maeterlinck — et ce délicieux* Conte de Souris, *que le bon Perrault eût aimé, sont d'une qualité très supérieure à tout ce qu'Adeline a produit jusqu'ici ; il est vrai que l'étonnante enfant a aujourd'hui treize ans et quatre mois...*

On redoute toujours un peu les exercices d'un enfant prodige. Ici, on est émerveillé. Quel exemple de sincérité, mademoiselle Adeline, vous proposez aux dames qu'on imprime! C'est beaucoup à leur in-

tention que je me fais le plaisir d'emprunter à votre « Conte de souris ». Elles diront peut-être que vous n'avez pas de génie. C'est un compliment que je vous souhaite qu'elles vous fassent toujours; car, pour le mériter d'elles, vous serez demeurée claire, simple, de belle humeur, émue la première par vos contes...

Grisette, une petite souris, a été délivrée de la souricière, par l'intervention d'une petite fille; et elle retourne au logis de ses parents :

Grisette timide pénétra sans bruit dans le salon de ses parents : Mme Ratonne tricotait près du feu, M. Raton lisait son journal, assis dans un vaste fauteuil, avec ses lunettes et un petit bonnet noir sur le côté de sa tête (juste de quoi laisser passer son oreille attentive au moindre bruit).

Avant de poursuivre, je veux décrire l'appartement de cette famille Raton.

On entrait, comme je l'ai déjà dit, entre deux briques, on descendait un escalier tortueux extrêmement long qui aboutissait à une porte sur laquelle étaient tracés ces mots : « Immeuble Raton. » La porte ouverte, on suivait un interminable couloir, on rencontrait une seconde porte et enfin on se trouvait dans le salon, petite pièce ronde taillée dans une courge : deux fauteuils en bois avec des coussins, rembourrés de mousse, une petite table, c'était tout le mobilier. A côté, une cuisine pleine de provisions volées dans les armoires des hommes. Mme Raton avait la clef de toutes les armoires, car on redoutait la gourmandise de Grisette, qui aurait vite fait de tout croquer en un jour ! La salle à manger avait pour table le dessus d'une boîte à cigares, et pour chaises des boîtes d'allumettes vides plantées en l'air. Les chambres à coucher n'offraient aucun intérêt, sauf celle de Grisette qui, étant fort coquette, possédait un bout de miroir trouvé par terre dans la chambre d'une dame, et un joli lit de poupée volé dans la chambre de la petite fille qui venait justement de l'arracher à la souricière.

Mme Ratonne était une bonne vieille souris au cœur d'or, et Raton, un vieux rentier.

Grisette était leur unique enfant survivant à une famille de six, dont les cinq autres avaient été détruits dans le nid par un paysan cruel.

Comme nous l'avons vu, cette Benjamine était jolie, étourdie, téméraire : sa joliesse lui valait une cour de jeunes souriceaux aspirant à sa main. Raton refusait tous ces prétendants sans importance. Il voulait pour sa fille un millionnaire sage et rangé, mais Grisette, fort décidée de caractère, préférait épouser un étourdi comme elle ! — ceci occasionnait du trouble et quelques disputes dans l'intimité de la famille.

Les Raton doivent donner un grand bal. Grisette obtient d'y inviter la fillette qui l'a sauvée, celle-ci étant ramenée à la taille de la gent souris par la vertu de « l'anneau qui rend tout petit » que possède la fée Terraline.

Grisette avait assis sa petite amie sur un canapé de légumes, et toutes

deux s'amusaient fort des introductions du timide domestique Ratin, qui annonçait d'une voix mal assurée :

« Monsieur le Marquis et Madame la Marquise Rat des champs ! » (ceux-ci apportaient dans leur bouche, comme un cadeau de fête, des épis mûrs et dorés volés dans la moisson).

« Monsieur Rat d'Eglise » (d'apparence pauvre), tenant sous son bras un bout de cierge dérobé dans une sacristie.

« Le Vicomte Rat de Cave » (assez ténébreux et mal habillé).

« Le Baron du Rat du Garde-Manger » (millionnaire Juif, étalant avec orgueil des victuailles splendides et variées).

« Comte et Comtesse Rat d'Epicerie », très riches aussi, portant des cadeaux somptueux et succulents (pour souris, bien entendu) !

Venaient en dernier les petits rats qu'aimait Grisette : ceux de l'office, de la cuisine, du grenier, du fruitier, chacun avec son modeste présent volé aux hommes.

On passa du salon à la salle manger, où la table dressée regorgeait de mets appétissants (pour des rongeurs).

Et voici la fin du conte, qui était un rêve, vous le pensez bien.

Sur ces entrefaites la petite fille laisse glisser l'anneau de son doigt en agitant ses mains, elle se retrouve dans son lit avec sa taille ordinaire, un sourire erre sur ses lèvres, sa bonne lui dit : « Il est temps de vous lever, Made-« moiselle! Votre leçon est à 8 heures! allons, dépêchez-vous ! » Mais la paresseuse sommeille encore, et la bonne sort de la chambre en grommelant, sans remarquer la petite souris, qui, sur le lit, dépose la fleur d'oranger de sa couronne nuptiale.

§

Dans **Le Foyer** (15 juillet), nous découpons ce poème de M. Max-A. Doué :

LE TOMBEAU DE CORAIL

Dans le glauque reflet des abîmes sans bornes
D'où l'aiguille d'un pic coralligène sort,
Le sous-marin sommeille en des profondeurs mornes.

Un récif a crevé son éperon. — Tout dort.
Le flot meut lentement les sargasses inertes.
Et le vaisseau n'a plus que des algues à bord.

Sur les plaques d'acier qui se sont entr'ouvertes,
L'eau lourde superpose en nappe son émail
Et berce le navire entre les tiges vertes.

Les polypes troublés ont repris leur travail :
Dans les flancs déchirés où l'eau tranquille roule
Les pâles ossements s'empourprent de corail.

La lave des volcans au blanc soleil s'écoule,
La lame de surface éclatant sur l'écueil
Se brise, et fait gronder les clameurs de sa houle
Mais le calme du fond se tait sur leur cercueil.

§

MM. Hain-Jou-kia et Louis Laloy entretiennent les lecteurs de la **Revue du mois** (10 juillet) d'une « Héroïne de la Révolution Chinoise) ».

C'est au mois d'avril 1904 que Mme Ts'ieou-kin arriva, selon sa volonté, à Tokio afin d'y compléter ses études. Originaire du Tche-kiang et fille d'un haut fonctionnaire, elle avait, durant son enfance, suivi son père dans ses résidences du Foukien, puis du Hou-nan. C'est là qu'elle épousa, à dix-huit ans, un rédacteur de ministère, Wang Ting-kiun, avec qui elle alla habiter Pékin. Les premières années furent heureuses : un fils naquit, puis une fille. Mais la jeune femme adopta les idées nouvelles, ajoutant même l'émancipation du sexe au programme, déjà chargé, des réformateurs. Le mari demeurant un strict conservateur, l'accord devenait impossible : une séparation de biens fut accomplie, puis de corps. Malheureusement, la petite fortune de Mme Ts'ieou-kin, une cinquantaine de mille francs, fut rapidement dissipée en de mauvaises spéculations commerciales. Pour entreprendre le voyage du Japon, elle vendit ses bijoux, mais ayant appris qu'un ancien partisan de Kang You-wei était encore en prison, maltraité par ses geôliers et abandonné par ses camarades plus heureux, elle lui fit parvenir la plus grande part de la somme ainsi recueillie, sous le couvert de l'anonyme ; elle était cependant bien loin de partager les idées de ce parti, qui voulait le maintien de la dynastie.

C'est en troisième classe qu'elle fit le voyage du Japon, armée d'une petite dague qui devait la défendre à la fois contre la police chinoise et contre ses compagnons trop rudes. Elle avait appris l'équitation et l'escrime, persuadée que l'égalité des sexes devait être obtenue, non seulement pour l'esprit, mais aussi pour les muscles ; et, par la suite, elle s'occupa beaucoup de l'éducation physique. A Tokio, elle entra comme élève à l'école normale des filles, et forma tout aussitôt, avec une dizaine d'étudiants, une société secrète pour renverser la dynastie mandchoue. Les succès de son activité et de sa parole furent tels que la renommée en parvint jusqu'en Chine...

Le Japon ayant pris des mesures contre les étudiants chinois, Mme Ts'ieou-Kin revient en Chine, pour y ouvrir des écoles et y combattre les Mandchous.

De retour en Chine, Mme Ts'ieou-kin et ses amis fondèrent, en effet, de nombreuses écoles, dont l'école nationale, aujourd'hui encore très prospère. Mme Ts'ieou-kin fut directrice des écoles de jeunes filles et même de l'école d'éducation physique pour jeunes gens, fondée par Siu Si-ling. En même temps elle faisait paraître, à Chang-haï, *le Journal des femmes*, où elle réclamait pour son sexe l'indépendance morale et matérielle.

Cependant Siu Si-ling, profitant d'un abus coutumier, avait acheté une charge de tao-taï, puis s'était fait nommer directeur de l'école de police et chef de la police dans la province du Ngan-hoeïc. Son plan était de tuer lui-même le gouverneur, le Mandchou Ngenn-ming ; le même jour, l'armée se soulèverait, et la révolution serait ainsi inaugurée. Une coïncidence

imprévue le força de procéder au meurtre deux jours trop tôt ; les chefs militaires ne purent être prévenus à temps et ne bougèrent pas. Siu Si-ling, assiégé avec quelques partisans dans un magasin de munitions, succomba sous le nombre : du moins faut-il rendre aux soldats chinois cette justice qu'ils le prirent vivant. Son procès fut bientôt instruit,et il fut condamné à une mort atroce : on lui arracha le cœur pour l'offrir en sacrifice aux mânes de sa victime. Son père,qui l'avait renié depuis longtemps, fut, conformément au code chinois, rendu responsable et dépouillé de tous ses biens. Ts'ieou-kïn fut inculpée, de complicité.Se sachant condamnée d'avance,elle refusa de répondre aux questions insidieuses du préfet qui naguère visitait lui-même ses écoles et assistait à ses conférences. La peine prononcée fut la décapitation. Requise, selon l'usage, d'écrire ses dernières volontés, Mme Ts'ieou-kin s'y refusa. Comme on insistait, elle traça quelques mots en anglais; et le magistrat n'étant pas satisfait encore, elle rédigea enfin ce vers, par allusion à son propre nom, qui signifie l'automne :

La pluie d'automne, le vent d'automne rendent triste mon cœur.

A l'instant de mourir, comme le bourreau levait son sabre, elle rappela au préfet que, lors des perquisitions, une somme assez importante avait été dérobée chez elle : c'était le produit d'une souscription pour les pauvres, et elle pria le magistrat de la faire parvenir à [destination. Ce furent ses dernières paroles (1908).

Mme Ts'iéou-Kin a laissé des poésies. Voici trois d'entre celles qu'ont traduites MM. Hain-Jou-Kia et Louis Laloy :

FIN DU PRINTEMPS

Le vent qui passe sur les fleurs agite faiblement mes manches.
Appuyée à la barrière du jardin, je contemple l'éclat du soir.
Les hirondelles ne sont pas revenues, et c'est la fin du printemps.
Les fleurs de pêcher et les flocons de saule volent et se poursuivent.

NOSTALGIE EN UN JOUR D'AUTOMNE

L'autre nuit je croyais être devant les miens ;
Aujourd'hui nos pensées se cherchent sous des cieux séparés.
Seule, en robe du matin, du haut de la terrasse je regarde ;
Je compte sur mes doigts ; à chaque doigt, je pleure.

MALHEUR DES TEMPS

Si la terre des ancêtres périt, les hommes en ont la faute.
Ballottée par la tempête je suis sans demeure,
Mon sang révolté bouillonne, et ma tête s'afflige.
Le cœur déchiré, il est difficile d'être une fleur printanière !

§

M. Henry Dérieux publie à **l'Occident** (juin) sur « Léon Dierx » de belles pages inspirées par le souvenir du poète :

J'évoquais la dernière visite que je lui fis. L'essor dominateur d'une grande victoire de Samothrace accueillait le visiteur et la présence de la Déesse, blessée mais toujours triomphante, était la seule qui vous frappât

tout d'abord. Aux murs, des dessins, des tableaux, une photographie de Mallarmé (celle où le poète, assis devant une table, les épaules couvertes d'un châle, vous regarde d'un regard indéfinissable). Plusieurs des études peintes étaient de Dierx lui-même ; car, naguère, il avait poursuivi, sur la toile l'expression de son rêve. Sur le pan de mur opposé à la fenêtre, des rangées de livres reconnaissables à leur seule tonalité. Les uns portaient la marque du passage Choiseul : c'étaient les contemporains de sa jeunesse, de sa maturité, ceux qu'il avait lus, relus, aimés ; les autres étaient d'hier : il n'avait pas pu les lire...

Il était assis, d'ordinaire, devant une table, près de la fenêtre. Son masque très hautain et très doux, très hiératique et très simple à la fois, vous souriait. Il bourrait sa pipe...

Pour quelques pages consacrées à son œuvre, il avait bien voulu m'accorder de la sympathie. Il trouvait pour l'exprimer des façons charmantes. Ainsi, à chacune de mes visites, il insistait pour m'avoir à dîner. Plusieurs fois je me suis assis près de lui dans un petit restaurant du boulevard des Batignolles. Ces souvenirs me sont très chers.

« Je ne sors plus guère, avouait-il. Dès que la circulation devient un peu intense, il me faut prendre une voiture, et dame !... » Ces allusions à cette pauvreté presque volontaire, qui fut la sienne, étaient navrantes.

« On m'a toujours gâté », disait-il d'autres fois. Aveu naïf et qui, dans la bouche de tout autre, eût semblé plein d'ironie ! (Et je comparais malgré moi ce mot d'humilité à cette exclamation qu'il avait retenue lui-même de Hugo, alors patriarche saoul de gloire et d'honneurs : « Ainsi, moi, qui ai toujours été bafoué... ») Dierx, lui, se contentait de dire : « On m'a toujours gâté. Voyez Mendès, si l'on a jamais parlé de moi, c'est parce qu'il fut le meilleur des amis. J'ai toujours vécu sur son coup de clairon. Maintenant encore les jeunes sont très gentils pour moi. Ils m'associent à leurs fêtes. Chaque jour je reçois leurs livres. Je ne puis les lire malheureusement. Par bonne occasion je m'en fais lire quelques passages... Tenez, Rostand... il m'a toujours flatté. J'ai tous ses livres avec de délicieux envois. »

Ce jour-là, justement, après le café, il prit une voiture. Lemerre faisait de ses œuvres épuisées un nouveau tirage. Il en revoyait les épreuves. Il me demanda de l'accompagner passage Choiseul. C'était le lieu même où les Parnassiens se réunissaient. Combien restaient-ils de ceux qui étaient venus là pleins de jeunesse et d'enthousiasme ? La boutique exiguë s'est agrandie, mais des collaborateurs du Premier *Parnasse* tous sont morts, je crois. Les Parnassiens ! Je n'ai pas une grande sympathie pour leur effort. Mais je ne puis oublier qu'il fut un instant d'enthousiasme et de foi en une formule nouvelle. Avec plus de désintéressement et d'orgueil peut-être, ils furent, cinquante ans avant nous, ce que nous sommes nous-mêmes. Et il m'émeut toujours, voyant un vieillard, de l'évoquer jeune.

« Tête superbe : un 183o blond. Toujours serré dans sa redingote. Sans gestes. Rieur et très rieur par instant. Grand fumeur de cigarettes » : tel nous apparaît Dierx à trente ans, d'après l'esquisse de Verlaine. *Les Lèvres closes* venaient de paraître. Comme la vie aurait dû lui sourire, en effet !

§

Memento. — *La Revue de Paris* (1er juillet) : — La seconde partie du roman de Vigny : « Daphné.» — « Gustave Ricard »,par M.J.-E.Blanche.— Le début du premier roman de M. Abel Bonnard : « Le Palais Palmacamini. » — M. E. Sellière : « L'Aventure de Mme de Saint-Germier. »

La Nouvelle Revue (15 juillet) : — M. H. Hauser : « Les Ecoles françaises au Maroc. »

La Nouvelle Revue Française (1er juillet) : — La suite des belles «lettres à Fanny Brawne» de John Keats. — M. L.-P. Fargue : « Solitude. » — M. Ch. Groz : « Tu es... mon âme. » — La Chronique de Caërdal, où M. André Suarès achève son magnifique essai sur Joinville.

Les Cahiers de l'Amitié de France (juillet) :— Lettres inédites de Lacordaire. — « In Memoriam », poème de M. Louis Le Cardonnel et une étude sur ce poète par M. Martial Piéchaud.

Propos (juin-juillet) : — « Fragonard.» — « Maxime Gorki, notre ami.»

La Revue hebdomadaire (13 juillet) : — Lettres inédites de Guizot à la duchesse Decazes (1860-1865). — M. J. Calvet : « Un Collège parisien pendant les deux sièges (1870-1871). »

Le Parthénon (20 juillet) : — M.G.Séailles : « L'Union pour l'Education morale ». — M. H.Gounelle : « Paul Fort, prince des poètes. »

La Revue critique (10 juillet) : —« Agadir »,par M.E. Renié.— « Les Elections belges »,par M. Camille Laugier. — « Souvenirs de Venise »,par M. J. Longnon.

La Revue du Temps Présent (2 juillet) : — Mme Alphonse Daudet : « Marceline Desbordes-Valmore. » — M. Canudo souhaite la fondation d'« Une Ecole de la Critique »,comme si l'Ecole Normale Supérieure ne suffisait pas à démontrer, par la fleur de ses élèves, depuis de nombreuses promotions, le risque d'un tel projet.

La Route (15 juillet) : — Autour d'une vente », par M. E. Gevin-Cassal. — « La Vie et la survie », par M. Val-d'Orcédès. — Poèmes de M. André Seulh. — « Les Snobs », par M. Pierre Desclaux.

Le Correspondant (10 juillet) : — M. F. Laurentie prouve, par la production de documents inédits, « la Mort de Louis XVII » au Temple : enfin ! — M. Louis Sonolet : « De la Malmaison au Bellérophon. » — Lettres inédites de Maurice de Guérin.

La Vie (27 juillet) : — « L'Administrateur des Colonies »,par MM. Marius-Ary Leblond. — « L'Amour et le plaisir », poème de M. J.-L. Vaudoyer. — « Damas », par M. E. Gomez-Carrillo. — M. Léon Bocquet : « Enquête rétrospective sur la Poésie. »

La Grande Revue (10 juillet) : — « La Culture française en Russie de 1700 à 1900 », par M. Ch. de Larivière.

La Revue (15 juillet) : — « Murat et Napoléon »,par M. A. Chuquet. — « Jules Chéret », par M. Jean Tild.

Revue bleue (20 juillet) : — « Les Satyres limiers », par M. Théodore Reinach.

Les Marches de l'Est (10 juillet) : — Numéro consacré à la Bataille de Denain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Jean Lorrain (*La Dépêche*, 26 juillet). — John Masefield (*L'Opinion*, 13 juillet).

J'aimais beaucoup Jean Lorrain et je ne passe jamais rue d'Auteuil sans évoquer le salon où pendait dans une encoignure une tête de cire pâle et sanglante, qui semblait sortir toute fraîche de dessous le couperet, ou plutôt, car il avait des intentions romantiques, de dessous le glaive de quelque bourreau florentin ou milanais. Il était de relations agréables et sa littérature avait un attrait singulier de perversité. C'était un chroniqueur redoutablement spirituel ; on aurait pu prendre son esprit pour de la méchanceté, mais il ne se croyait peut-être que pittoresque. J'ai relu quelquefois son premier livre, *Dans l'Oratoire*, qu'il regrettait peut-être, car il ne le réimprima jamais, et je crois que si c'est le plus équivoque, c'est aussi le meilleur et celui qui sortit le plus franchement de sa verve ironique. Mais, avec tout cela, je me figure mal Jean Lorrain présidant en bronze aux destinées du port à maquereaux de Fécamp et à l'élaboration de la bénédictine. Il était de Fécamp sans doute, mais son esprit n'en était guère.

M. Octave Uzanne, qui l'a connu de beaucoup plus près, le juge avec une grande sympathie dans un article de **La Dépêche**. C'est d'ailleurs un point de vue que l'on peut prendre, que l'on doit prendre en face de l'attitude si pauvrement hypocrite de la presse à son égard et à l'égard de tout ce qui est hardi et original. Mais laissons parler O. Uzanne, qui dit très bien et très justement à ce propos :

Au lendemain de sa mort, un lâche silence s'était fait sur l'homme et sur son œuvre. Tous ceux qu'il avait malmenés, dont il avait dénoncé les tares morales, sinon montré les adipeuses bouffissures de vanités outre-cuidantes et ridicules, avaient conservé à son égard des haines vives, des rancunes persistantes. L'hypocrisie des grands quotidiens de Paris, auxquels il avait collaboré avec tant de succès, s'en était mêlée. On ne le craignait plus ; on crut pouvoir faire autour de son nom la conspiration de l'oubli ; on s'efforça d'établir un courant d'opinion qui lui serait nettement défavorable et où il disparaîtrait tout entier.

Mais le triomphe des audacieux assez impulsifs pour braver les éphémères couardises haineuses des contemporains n'est jamais tardif. La figure et les œuvres de ceux qui ont su combattre les laideurs morales et ridiculiser les sottises de leur temps ne peuvent guère subir une éclipse de longue durée. Les générations montantes s'empressent généralement de leur rendre justice et honneur. Aujourd'hui, Jean Lorrain apparaît en belle lumière, au-dessus des légendes perverses qui furent créées pour déshonorer sa vie. Les vertus littéraires de celui qui fut le très incomparable metteur en scène des vices de notre heure et qui disait si bien :

« Un vice, c'est un goût qu'on ne partage pas » ; ces vertus indéniables faites de mépris de l'opinion, de vaillante honnêteté, du plaisir de démas-

quer la laideur qui se veut farder de physionomies d'emprunt, ces vertus dominent l'œuvre et sont presque partout reconnues par la jeunesse. Les livres de Jean Lorrain souvent imparfaits, abondonnés à l'impression sans revision suffisante, au milieu d'une vie fiévreuse, agitée, angoissée par de fréquentes douleurs et qui n'ont rien de l'existence rangée d'un homme de cabinet, ces romans, ces poésies savoureuses, étranges, venant d'une âme en éternel exil des temps héroïques, somptueux et barbares, ces notes amères et cinglantes sur le Paris moderne et ses « poussières », sur le cosmopolitisme rastaquoueresque de la Riviera, ces contes bizarres de visionnaire et de curieux d'au-delà, toutes ces œuvres où se heurtent ses opulences, ses nostalgies de couleurs, de fastes orientaux et un goût prononcé des débauches fabuleuses, ces œuvres véhémentes et sans retouches ont toujours des lecteurs et des admirateurs sincères.

Jean Lorrain me fut un ami cher, dont j'appréciai les rares délicatesses, l'âme endolorie et fière, le pénétrant esprit d'observation, l'honnêteté littéraire et surtout le sentiment impérieux, le rare diagnostic de la beauté sous toutes ses formes et origines. Il eut tous les dons de la valeur subtile de sensitivité artistique au suprême degré. Je le vois encore au cours d'un voyage en commun à travers les musées des Flandres et de Hollande, pâlissant ému jusqu'à l'oppression, en extase devant des chefs-d'œuvre inconnus, fonçant toujours instinctivement sur l'œuvre incomparable, ayant le flair du beau, la religion de l'original, le culte de la libre technique. Les hommes de lettres sont le plus souvent des professionnels très bornés en dehors de leur métier et infiniment plus fermés qu'on ne le suppose aux idées d'art. La plupart ne « vibrent » en apparence que par snobisme vis-à-vis des chefs-d'œuvre conventionnels, *étiquetés* et qu'on ne discute plus. Mais rarissimes sont ceux qui sont vraiment délicats, passifs du beau, et qui ont la commotion directe de l'art, la divination de la supérieure esthétique, le sentiment de la perfection, de la grâce, de l'harmonie des lignes et des couleurs ; et qui entrent en communion extasiée avec les œuvres de statuaire ou de peinture, de céramique ou d'art appliqué dignes d'un hommage éclairé.

«Une belle œuvre se ressent comme un coup de poing dans l'estomac », me disait l'admirable sculpteur-postier Joseph Carriès. Lorrain encaissait avec une volupté défaillante ces coups de poing ; sa figure se magnifiait vis-à-vis des toiles magistrales, des œuvres de primitifs ignorés, devant les portraits expressifs — même devant le cauchemar d'Hyéronimus Bosch — les magots de Téniers, les scènes de Jean Steen ou les interprétations grandioses des légendes chrétiennes. Ce fut un merveilleux instrument de sensations artistiques. Bien que ses études, ses travaux de linguistique ne l'aient point, à vrai dire, doté d'une suffisante palette, de mots magiques et de termes précis pour traduire ses émotions et exprimer ses visions, il savait, par une miraculeuse intuition, découvrir les vocables qui peignent et les adjectifs qui précisent. Les pages qu'il nous laissa, toutes négligées qu'elles soient, vivent, bien que moins travaillées, reprises ou stylisées, tout autant que celles d'un Huysmans, d'un Théophile Gautier ou d'un Paul de Saint-Victor. Sa vie impétueuse emportait sa pensée en dehors des lexiques orthodoxes, au delà des règles étroites des styles classiques. Tout lui était prétexte à couleurs, à broderies gemmées. Il était écrivain né,

avec un tempérament de poète ivre de rythmes et éternellement bercé par la cadence des phrases. La littérature le tenaillait tout entier et il ne résistait pas au plaisir de découvrir, sans intérêt autre que de révéler leur mérite, les talents des nouveaux venus, et de toutes origines et expressions, dont beaucoup, sans sa ferveur de lecteur, seraient demeurés inconnus. Même de ceux qui le vilipendaient, qui étaient ses plus acharnés ennemis et qu'il avait pu naguère blesser au passage, il citait les œuvres de valeur, les jolies perles découvertes sur leur fumier et il le faisait inlassablement, loyalement, par la plume ou la parole. C'était l'apôtre sincère de toutes les beautés rencontrées sur sa route.

§

Mlle J. de Mestral-Combremont nous donne dans **l'Opinion** d'intéressants détails sur la vie de John Masefield, l'écrivain qui est devenu en si peu de temps des plus célèbres en Angleterre :

Né dans le Shropshire, de parents anglais l'un et l'autre, son amour invétéré du vagabondage lui fit mener pendant des années une vie de hasards et d'expédients, et le conduisit enfin à New-York, où il partagea le taudis de deux camarades pour le moins aussi misérables que lui. Pendant bien des jours tous trois battirent le pavé en quête d'ouvrage, mangeant un jour, jeûnant le lendemain, selon les vicissitudes du sort. Masefield, pour son compte, frappait de préférence à la porte des boulangeries, des épiceries, des petits restaurants. Mais il marquait mal ; après deux mois passés à travailler dans une ferme, il était étrangement hâlé et plus étrangement accoutré : chemise rouge, vieux chapeau de feutre à l'aile déchirée, avec cela imberbe et l'air d'un adolescent indiscipliné, il réalisait très exactement le type de l'employé « undesirable » comme ils disent là-bas. Aussi impossibilité, pour lui, de trouver un patron. Pour des raisons analogues, ses deux amis ne réussissaient guère mieux. Force était de réduire les dépenses au strict minimum. « Il nous fallut bientôt vivre avec un franc par jour entre les trois », écrit-il à un ami de Londres. Tour à tour, deux d'entre nous dormaient dans le lit, le troisième se contentait d'un tas de journaux en guise de matelas et d'un veston pour oreiller. Nous faisions nous-mêmes nos lessives et étendions notre linge sur une ficelle en dehors de la fenêtre. Une ou deux fois par semaine, nous mettions quelque vêtement en gage, ce qui nous permettait d'acheter un œuf, ou un peu de tabac. Une fois nous eûmes l'idée de chanter dans les rues, mais une pluie diluvienne s'étant mise de la partie, nous étions trempés jusqu'aux os avant d'avoir récolté un sou. »

Enfin sa bonne étoile — les poètes en ont toujours une — le conduisit dans un bar de quinzième ordre, où le patron lui offrit de le loger, de le nourrir et de lui octroyer en plus dix shillings par mois s'il consentait à se faire couper les cheveux, à revêtir une veste et un tablier blancs, et à rincer des verres toute la journée. Masefield s'empressa d'accepter une proposition aussi alléchante. Une année passa de la sorte, durant laquelle notre homme affirme avoir acquis une expérience de la vie et une connaissance de l'animal humain qui devaient lui être infiniment précieuses au point de vue de ses travaux littéraires. Après avoir réuni cet utile bagage,

rassasié de hasards, d'aventures, assagi d'ailleurs par l'approche de la quarantaine, il regagna l'Angleterre, se rangea, se maria, et trouva le moyen de publier ses œuvres, longs poèmes noirs et tragiques, de ceux dont le public ne veut d'ordinaire rien savoir et qu'à l'heure actuelle tout le monde s'arrache. *The everlasting Mercy*, *The Tragedy of Man*, *The Tragedy of Pompey the Great*, *The Widow of the Bye-Street*, sont d'une inspiration douloureuse, essentiellement originale, et d'une forte exécution. L'écrivain Galsworthy, un des hommes les plus écoutés aujourd'hui en Angleterre, affirme à qui veut l'entendre que Masefield, en poésie et au théâtre, est l'homme d'aujourd'hui et l'homme de demain. Son premier livre a vu le jour en 1908. Un peu plus de trois ans ont suffi à ce vagabond pour faire la conquête de Londres.

Que de jeunes imbéciles rêveront de devenir plongeurs dans un bar, afin d'acquérir du génie !

R. DE BURY.

THÉATRE

THÉATRE DE VERDURE DU PARC DE SAINT-CLOUD : Représentations de la Compagnie française du Théâtre Shakespeare (juin-juillet). — ARÈNES ROMAINES DE NIMES (23 juin) : *La Fille de la terre*, tragédie populaire en 3 actes et en vers par Emile Sicard. — *Polyphème Victorieux*, un acte en vers par M. J. Hebertot. — THÉATRE D'ATHÉNA-NIKE A MARSEILLE (29 juin) : *Iphigénieen Tauride*, tragédie antique en deux actes, de M. Théodore Lascaris et Paul Barlatier. — Memento.

Dans son journal, *Comœdia*, et, par une série d'articles, M. Gaston de Pawlowsky vient de proclamer quelques vérités sur le théâtre de plein air, vérités assez évidentes, semble-t-il, pour qu'on s'étonne de les entendre si tard, depuis qu'il y a des théâtres de plein air et qui pullulent. Depuis trois ans, les théâtres de plein air sont l'asile de tous les laissés pour compte de l'Odéon, le dernier refuge d'acteurs en mal de diriger une scène. Après avoir été, un instant, la cime de notre art dramatique, les scènes de plein air descendent plus bas que les mares stagnantes, si j'ose de telles métaphores !...

Les soirs de triomphe d'Orange et de Nîmes nous ont valu toute une nuée d'exploiteurs de ruines. Et parce que tel ou tel Mécène local découvrait quatre pierres romaines ou un berceau de verdure, il croyait de son devoir d'y faire jouer aussitôt quelque tragédie mort née. Les ruines appellent les ruines et les vieux murs décrépits ont fait sortir de leurs lézardes toute une théorie de pastiches à la Luce de Lancival ou à la Raynouard. L'agonie lamentable du classicisme littéraire de l'Empire s'est traînée dans la lumière des banlieues. Nous avons revu les confidents et les héros artificiels d'un genre condamné. Selon le mot de Mme de Sévigné, cité par Sainte-Beuve, il n'y en eut que pour un déjeuner de soleil. Les vrais classiques ont toujours paru révolutionnaires à leur temps !

Le plein air aurait dû favoriser une renaissance de notre art dra-

matique. Hélas! il n'a pas rencontré son Génie. Le goût de l'imitation et une certaine grandiloquence poétique ont tout gâté. La facilité déplorable de faire des vers dorés et brumeux de certains poètes méridionaux a compromis le plus admirable mouvement. Personne n'a osé être de son temps et personne n'a osé avouer que ce théâtre devait être divers, différent selon chaque province et chaque scène.

Nous avions le trésor magnifique et inépuisable de nos légendes et notre histoire, toute la fortune de rires de nos farces, moralités, fabliaux et nos *traditions* de village, nous avions tout l'élan de nos pensées vivantes d'aujourd'hui, nos haines, nos luttes, les problèmes de notre vie provinciale, les conflits permanents des mœurs changeantes et des révoltes urbaines. De tout cela nous n'avons rien fait, ni drame sincère, ni comédie entraînante.

Le rire n'a pas paru assez noble pour le plein air. Les ruines n'aiment pas le rire et la plupart du temps ces ruines mêmes n'étaient pas authentiques. Elles étaient en carton-pâte. Elles connurent les pièces les plus « sinistres »,comme disait Jean Moréas.

La danse, sauf à Béziers, a été tenue à l'écart,alors qu'elle eût dû être un des éléments principaux de la formule nouvelle.

Evidemment à Orange, à Nîmes la tragédie était à sa place, d'abord parce que la noblesse du cadre convenait à ce genre, ensuite parce que l'affluence du public permettait d'y réunir des interprétations d'élite. Enfin, parce qu'on y joue d'ordinaire,après huit heures, et que le silence nocturne, un ciel étoilé, l'ombre des gradins immenses qui dissimulent le costume moderne des auditeurs aident encore à l'illusion.

Mais la tragédie avec de pauvres débutants en péplos rapiécés, à deux heures de l'après-midi, dans le décor des villes de l'Ile de France et parmi les échos de cornes d'autos !... Alors qu'on aurait pu nous offrir tant de drames simples, tant de farces charmantes!... L'heure du spectacle et l'ampleur du cadre devraient décider de l'affiche. Il n'en est rien. Les petits théâtres de plein air sont à l'instar d'Orange!... Ils ont tort.

Comme il faut louer M. Jules Princet d'avoir évité pareille imitation à Aulnay-sur-Bois et d'y adapter si parfaitement la pièce jouée à son cadre naturel. Quelques jeunes auteurs, comme Charles Méré, comme M. Emile Sicard, se sont heureusement aventurés sur des routes nouvelles.Ce sera l'honneur de l'auteur de *l'Hydre* et des *Hommes de Proie* d'avoir indiqué au plein air des directions fécondes ; M. Emile Sicard aura sa part de cet honneur.

M. Emile Sicard dédie à M.Joachim Gasquet sa pièce, « née de la contemplation de notre terre».Heureusement pour lui,M.Emile Sicard ne ressemble en rien au brillant et factice poète de *l'Arbre et des Vents*, poète artiste, très littéraire, rhéteur éloquent et sans émotion,

virtuose de ce vers éclatant et brumeux qui ressemble aux brouillards dorés de l'Etang de Berre. Ah! Signoret, que d'erreurs on commet en t'imitant !

La Fille de la Terre est une tragédie d'un symbolisme éternel et facile. Malgré certaines scènes d'opéra, et quelques préciosités dans les images, elle reste une œuvre forte. M. Emile Sicard a gardé à ses personnages ces noms : le Maître, la Fille, l'Homme de la Ville, l'Homme Ivre, etc... La Fille du Maître n'a plus l'amour de la terre natale :

Je ne vous aime plus, plaines laborieuses,
Plaines où j'ai grandi, plaines qui vous dressez
Comme des murs lorsque je veux vous dépasser.
Votre horizon ne suffit plus à ma jeunesse.
La marche des troupeaux fait un chant qui la blesse
Et le vent dans vos pins n'est plus mystérieux.
J'ai cessé de livrer la manne de mes yeux
A votre corps profond porteur des mêmes graines,
Du même blé, des mêmes arbres. Plaines, plaines,
Au Maître j'ai menti. Je ne garderai pas
Votre étendue et votre ciel, quand il mourra;
Je ne veux point porter, sur mes épaules vives,
Pour un pays sans joie, un amour qui m'y rive.
Mon cœur n'est pas d'ici ! mon cœur n'est pas d'ici !
Que me font les étés sur les champs accroupis
Puisque je ne mûris pas avec la nature !
Je sais l'endroit de ma saison; il me torture,
Il me traîne, il m'attend, il me veut ! sur mes flancs
Il appuie son miroir qui les brûle. Je sens
Réfugiée en moi l'haleine de la Ville
Qui me crie: « Quand viens-tu? » Lâche, avide et stérile
Je n'ose point penser à tout ce que j'attends
De la mort, de la vie, de l'ombre et du présent.

Pour être allée un jour dans une ville maritime, elle garde pour la cité de fer et de pierre qui regarde la mer un amour forcené. Elle y a aperçu l'homme qu'elle désire. Aussi repousse-t-elle le Fils du Métayer qu'elle a pourtant promis d'aimer. Le père, furieux, devant les paysans assemblés, fait l'abandon de son autorité et de ses biens au Fils du Métayer. Mais l'Homme de la Ville viendra aux champs pour conquérir la Fille. Il sera tué par le Fils du Métayer Sa maîtresse sombrera à la folie et le Maître fera jeter le cadavre aux chiens.

Cette analyse brutale ne peut rien indiquer du large lyrisme chargé d'images de M. Emile Sicard. Ses vers un peu orfevrés, pesants d'arômes et de couleurs, ont été mis en relief par MM^lles^ Jeanne Delvair

et Jeanne Rémy et par Romuald Joubé et Dorival. Il faut souhaiter qu'on comprenne l'exemple de M. Sicard.

Un drame antique : **Polyphème victorieux**, de M. Jacques Hébertot, accompagnait *la Fille de la Terre*. Il a été fort applaudi. C'était d'une audace bien grande que vouloir donner une *suite* au chef-d'œuvre d'Albert Samain. Il fallait un vrai poète pour se la faire pardonner et rien d'ailleurs ne marque mieux l'admiration que de telles tentatives. Nous savons ce qu'on peut espérer de M. Hébertot.

Au Parc de Saint-Cloud, M. Camille de Sainte-Croix fait représenter les œuvres de Shakespeare, dans un cadre et d'une manière dont le grand tragique se fût sans doute réjoui. Une jeune troupe, docile aux conseils du poète d'*Armide et Gildis*, traduit à merveille la vie héroïque, sentimentale, bouffonne, amoureuse et farouche des drames shakespeariens. La fidélité et l'intelligence sont les qualités essentielles de ces interprétations et de ces traductions. Fidélité qui déconcerte parfois le public. Nous sommes habitués, par exemple, à nommer *la Mégère apprivoisée* la pièce qui s'intitule : **L'Ecole de la Pie Grièche**.

Un chasseur sait combien cette étiquette est heureuse et juste. L'humeur de la pie-grièche a fourni des proverbes à toutes nos provinces. On dit encore en Languedoc « amistadousa coumo uno amergasso ». « Caressante comme une pié-grièche. » Les compatriotes et les auditeurs de Shakespeare étaient savants à cet égard.

Mais les Parisiens, même ceux de la banlieue, sont moins renseignés sur les mœurs des oiseaux et ce titre suscitait quelque effarement. Au demeurant les spectacles organisés par M. C. de Sainte-Croix sont de ceux qui honorent à la fois l'organisateur et le public et il faut espérer qu'ils rencontreront le double succès dont ils sont dignes.

A Marseille nous avons eu une nouvelle **Iphigénie en Tauride** que MM. Théodore Lascario et Paul Barlatier ont dénouée en deux actes. Les vers en sont harmonieux et clairs. Dans cette pièce, dont la conclusion est heureuse, nous voyons Electre et Oreste partir pour regagner la maison natale, leur fraternel amour ayant lassé les colères du Sort et Thoas, aux supplications de la poétesse, ayant accordé la vie d'Oreste.

Mlle Madeleine Roch que, par ces temps d'élection, on peut bien nommer princesse du plein air, prêtait à Iphigénie la noblesse de son geste et l'airain de sa voix. MM. Albert Lambert, Alexandre Ravet, Mlle Yvonne Ducos tenaient les autres rôles.

Memento.— Dans le parc du Prince Radziwill, à Ermenonville, on a joué, à propos du bi-centenaire de Jean-Jacques Rousseau, *L'Homme de la Nature*, une comédie de Jules Princet, et *les Charmettes*, un à-propos de Léo-Larguier. — Au Théâtre de Verdure de Cauterets (29 juillet), *Huon de Bor-*

deaux, pièce héroï-comique en quatre actes, de M. Emile Roudié. Nous n'avons pu l'entendre. Mais le sujet est de ceux qui conviennent à ce théâtre. Est-ce qu'on s'apercevrait enfin que nos légendes ont de quoi tenter les dramaturges ?

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

BALLETS RUSSES : *Daphnis et Ghloé*, de M. Maurice Ravel. — LA NATIONALE : *Evocations*, de M. Albert Roussel. — Richard Wagner : *Ma Vie*, tomes II et III (Plon, Nourrit et Cie éditeurs).

La saison musicale s'est terminée par un bouquet de ces manifestations, depuis quelques années coutumières, qui relèvent moins de la critique que de la réclame. Ce n'est pas qu'il ne se mêle incidemment, à ces entreprises commerciales, quelque numéro ressortissant plus évidemment au domaine de l'art véritable, mais, le *Mercure* n'y ayant point été convié en mon humble personne, je dois me borner à signaler, par souci de chronologie musicale, la première audition de **Daphnis et Chloé**, le ballet de M. Maurice Ravel, exécuté par la troupe russe, avec le regret de n'en pouvoir entretenir autrement nos lecteurs. Par ailleurs, et sans aucun fracas, la *Nationale* a donné un concert d'orchestre où on entendit une œuvre nouvelle d'un intérêt vraiment exceptionnel. M. Albert Roussel est un musicien d'une sensibilité la plus délicate, et dont la personnalité ne fait que s'affirmer à mesure de ses productions successives. Ces **Evocations**, qui lui furent inspirées par un récent voyage aux Indes et dans l'Asie orientale, le montrent décidément en pleine et sûre possession de toutes les ressources de son art et semblent marquer une heureuse évolution de son talent. Nul de ses précédents ouvrages n'avait encore procuré une telle impression à la fois de sécurité et de puissance, de cette « puissance » devenue parmi nous si rare qu'on est presque aussi étonné que ravi quand par hasard on la rencontre, et surtout harmonieuse et purement musicale comme ici. Car si les souvenirs du voyageur et leur transposition sonore apparaissent certes indissolubles, les tableaux évoqués s'y résolvent d'instinct en musique pure. Avec les visions fantastiques des *Dieux dans l'ombre des cavernes*, l'étincelante féerie de *la Ville rose* et la sereine exaltation des chants *aux bords du Fleuve Sacré*, le triptyque d'*Evocations* constitue une grandiose symphonie, que couronne une péroraison chorale à l'instar d'un illustre exemple. Quoique l'auteur y ait voulu renoncer au procédé de l'unité cyclique, la cohésion de l'œuvre n'en souffre point, fortement assurée qu'elle est par une sorte d'homogénéité purement musicale intrinsèque, qui résiste étrangement à la diversité des plus violents contrastes, et même à quelque hétérogénéité thématique due pour beaucoup sans doute au pittores-

que multiple et disparate exigé par le luxuriant programme de la symphonie. C'est d'ailleurs à l'égard de l'inspiration mélodique, que peut-être on serait tenté de chicaner un peu M. Roussel. Non pas que, dans *Evocations*, il ne s'en trouve et même en majorité de fort belles, de saisissantes, de verveuses, voire des plus significatives qu'ait fournies jusqu'ici le musicien. Mais la plupart sont d'une brièveté excessive ou d'une configuration qui leur octroie cette apparence. Elles en prennent aisément des allures de simples « motifs » dont la suite puis le retour semblent plus propres à morceler la composition qu'à en agréger la matière, et on est tout surpris que l'eurythmie de l'ensemble n'en soit, en réalité, pas perceptiblement atteinte. Certains de ces motifs, — (par exemple, le « thème *b* », en *sol bémol*,) — affectent éventuellement un rythme sautillant incapable de racheter leur insuffisance évocatrice, et on pourrait en être induit à soupçonner chez M. Roussel quelque peu de l'indifférence qu'on reproche à M. Richard Strauss dans le choix des inspirations qui lui viennent. Par bonheur, il en vient aussi de superbes à M. Albert Roussel, témoin le choral du début clamé par les cuivres, et le rapprochement avec l'auteur de *Salomé* indique assez que ces réserves ne sauraient entamer la haute valeur d'un ouvrage où, à tous points de vue, on sent le musicien en voie d'évolution féconde. Si son inspiration peut prêter à la discussion, en revanche son harmonie est particulièrement originale. Sous ce rapport, M. Roussel occupe quasiment une place à part dans notre musique française. Etranger au Conservatoire, élève d'abord de l'inoffensif M. Gigout, puis venu sur le tard à la Schola déjà contaminé de debussysme, il n'a guère subi d'influences pédagogiques spéciales ni durables. Averti de toutes innovations et goûtant tous les genres de beauté, il prit son bien un peu partout et s'est fait une manière un peu à lui de mélanger les sons et d'user des accords. Son écriture pianistique est un curieux amalgame de lourdeur et de subtilité, de gaucherie, de grâce et de fantaisie parfois capricante. Mais cette apparente gaucherie n'est que l'absence de formules commodes à engendrer une élégance à quoi nous sommes trop habitués. Le musicien exprime ici tout bonnement à sa façon, sans effort ni recherche, du moins voulue, sa sensibilité aussi complexe que, pourrait-on dire, naïvement sincère. Il est pourtant visiblement plus à son aise avec l'orchestre, et ces *Evocations* nous livrent l'actuel dénouement d'un empirisme, où on doit constater l'immuable élimination spontanée de tous lieux-communs, en même temps que la naturelle exploitation des moyens les plus divers. C'est tantôt d'une polyphonie touffue, de l'entrelacs des motifs enchevêtrés que sourd une harmonie traversée çà et là de duretés straussiennes; tantôt, comme pour le mystérieux choral initial, un mélos constitué de singuliers accords domine le

dessin d'une basse obstinée ; ailleurs la superposition des éléments de la résonnance fondamentale jusqu'au son 13 tranche sur l'harmonie plus simple, limpide et comme épurée des voix humaines. Tout cela aboutit à un résultat des plus savoureux et incontestablement très personnel. En employant tous les moyens et tous les styles, M. Roussel ne pense et n'écrit pas comme tout le monde, et le développement de ses facultés créatrices peut tabler sur une originalité évidente. C'est, hélas! assez peu commun. Enfin il est un art où cette originalité se double dores et déjà de maîtrise. A l'égard du maniement des ressources instrumentales, des combinaisons de timbres et de sonorités, M. Roussel, sans rappeler personne, peut supporter les comparaisons les plus redoutables. Son orchestre est d'une richesse extrême, souple, varié, pittoresque et puissant. Ces *Evocations* sont une symphonie et un poème. Le poème est surtout somptueusement décoratif en son cortège de ténébreux phantasmes, de polychromie étincelante et de lyrisme pseudo-liturgique. On peut souhaiter que le musicien choisisse une autre fois un sujet plus humain, ou même, écartant tout programme, écoute résonner en soi un chant plus libre et plus profond. La symphonie est d'une envolée généreuse, d'une verve abondante et robuste, et d'une envergure qu'on déplore de trop rarement rencontrer. Si cet ouvrage n'est pas encore sans doute l'œuvre accomplie, sinon le chef-d'œuvre peut-être, qu'il semblerait sans invraisemblance annoncer, il classe en tout cas son auteur parmi les meilleurs de ceux dont notre musique française a le droit d'espérer le plus.

§

La librairie Plon-Nourrit et Cie a publié les deux derniers volumes des souvenirs que Wagner intitula **Ma Vie**. Avant tout, il est bien dommage que ces Mémoires s'arrêtent à 1864. On est déçu, affligé comme d'une séparation douloureuse, de ne pouvoir suivre plus loin et jusqu'au bout l'Odyssée inouïe de celui qu'on finit par aimer même en faisant abstraction de son œuvre extraordinaire ; de qui, au milieu de ses extravagances, de ses déboires, et en dépit de son inconscient égoïsme, nul geste ne trahit un sentiment bassement intéressé, une préoccupation de quelconque arrivisme autre que la gloire due à un génie qu'en dépit de son légitime orgueil son possesseur pouvait peut-être à peine mesurer lui-même. Il est dommage aussi sans doute que ces pages aient été dictées, et surtout à l'altière et exclusiviste Cosima. Le douloureux, sublime épisode Mathilde Wesendonck en apparaît fâcheusement atténué de précautions, de réticences, de narration superficielle et vague. Wagner, ici, ne s'est point livré tout entier. Heureusement que nous avons ses lettres à l'inspiratrice alors adorée de *Tristan*. Enfin il est assurément regrettable, d'autre part, que les éditeurs ou la famille du Maître aient confié la traduction de

Ma Vie à deux personnes manifestement peu familières, non seulement avec la musique, son vocabulaire et les œuvres même de Wagner, mais avec le langage français. Ces Messieurs ignorent que *Oper und Drama* s'est toujours appelé chez nous *Opéra et Drame* et non *l'Opéra et le Drame*, ce qui, quoique peu grave, est un indice. Mais, ne sachant pas que *Sextenvorhalt* ou *Vorhalt der Sexte* signifie « retard de la sixte », ils écrivent tout bonnement : « Vorhalt de la sexte », qui n'offre aucun sens présumable à quelqu'un ne connaissant pas l'allemand. *Les Saisons*, l'oratorio de Haydn, deviennent pareillement chez eux *les quatre Saisons*, et ils traduisent candidement *Koloraturkadenzen*, — (cadences de vocalises, ou de bravoure, ou de virtuosité), — par « cadences colorées ». Un peu partout, ils s'attestent ainsi musicalement profanes à un degré déconcertant en la circonstance. Mais, même privé du texte original, on a la sensation bien nette, en lisant, de tout ce que celui-ci doit perdre à sa translation dans un style de la plus honnête, pesante et impersonnelle banalité. C'est miracle que le récit wagnérien puisse encore émouvoir sous un déguisement semblable. Et pourtant il émeut ; il passionne comme un roman, et un roman d'assez abracadabrantes aventures. Wagner n'était pas fait pour vivre parmi les hommes ; il était né pour créer son œuvre à l'écart, dans une solitude imperturbée. Il eût fallu qu'une fée bénévole le dotât au berceau d'au moins cinquante mille livres de rentes, non pas certes en capital, mais en revenus inaliénables, incessibles et insaisissables, puis, vers la puberté, lui procurât la compagne prédestinée, à la fois douce et ferme, voluptueuse et intelligente qui sût le préserver de tout contact avec la réalité quotidienne, le garder contre l'entraînement des contingences, l'isoler dans son rêve, choyé, dorloté comme un enfant divin. Wagner avait besoin de l'amour d'une femme digne de l'admirer, et du luxe intime d'un foyer entr'ouvert à quelques amis enthousiastes. Au lieu de cela, traînant, quasi comme un boulet, l'inepte et écœurante Minna, on le retrouve à Dresde, aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence, forcé d'accepter des fonctions de chef d'orchestre qui entravent sa productivité et l'obligent à des relations officielles peu compatibles avec la véhémence de son caractère, luttant contre l'envie et les intrigues et, finalement, se compromettant à l'étourdie, sans bien certaine conviction, dans les émeutes de 1849. La proscription qui s'ensuivit est un bienfait pour lui. Réfugié à Zurich, il travaille, s'attelle à sa *Tétralogie*, compose *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie*, sans espoir, sans dessein de les voir jamais représentés. *Le Vaisseau-Fantôme*, *Tannhaeuser* et bientôt *Lohengrin* s'imposent peu à peu et répandent sa renommée. La célèbre *Société philharmonique* de Londres l'invite à diriger ses concerts. De retour en Suisse, il projette *Tristan* et reçoit la visite un peu

bruyante de Liszt et de la princesse de Wittgenstein. Enfin ses amis Wesendonck l'installent dans « l'Asile » : il est chez lui, dans un home coquet, confortable, paisible, à l'abri de soucis pressants. Il interrompt décidement *Siegfried* pour écrire *Tristan* sous les yeux de Mathilde, réchauffé par une intimité constante avec une âme d'élite, inspiré par un amour, peut-être insu d'abord, qui semble être resté tout idéal. C'était le bonheur. La jalousie de Minna se chargea de le détruire avec une brutalité aussi stupide que grossière. Il était désormais impossible à Wagner de recevoir l'hospitalité des Wesendonck. Il partit donc pour un nouvel exil, mais après s'être définitivement séparé d'une épouse dont on s'étonne qu'il ait pu si longtemps supporter la compagnie déprimante. Il continue *Tristan* à Venise, puis revient le terminer à Lucerne. A partir de là, c'est une vraie vie de Juif-Errant qu'il mène, et la plus ahurissante qui soit. Livré à soi-même et obéré par surcroît de la pension consentie à sa femme, son mépris de l'argent et sa prodigalité naturelle ne devaient pas tarder à le faire retomber dans de terribles embarras pécuniaires. Dorénavant, il n'en sortira plus, malgré les sommes parfois considérables qui lui passèrent par les mains. S'évertuant de tirer profit de ses ouvrages, il arrive à Paris où la protection de la princesse Metternich est impuissante à empêcher le désastre de son *Tannhaeuser*, sifflé, hué sans l'entendre, par les membres du Jockey-Club amateurs du corps de ballet. Gracié par le gouvernement saxon et autorisé à rentrer en Allemagne, il y multiplie ses démarches — et ses pérégrinations. Il obtient la mise en répétitions de *Tristan* à l'Opéra de Vienne. Puis il part donner des concerts à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Entre temps, ou plutôt entre déménagements et voyages, il s'était terré à Biberich, et avait commencé la composition des *Maîtres-Chanteurs*, qu'il poursuivit de bric et de broc chaque fois que sa bourse lui permettait un moment de repos et de loisir. On se demande avec stupeur par quel mystère de génie un chef-d'œuvre de cette envergure, d'une complexité si neuve alors, si subtile et radieusement formidable à la fois, put naître au milieu d'un tel imbroglio de tracas et de péripéties. Enfin il retourne en Autriche et, escomptant le succès de *Tristan* selon sa coutume optimiste, il s'installe assez fastueusement, — et à crédit naturellement, — à Penzing près de Vienne. Ses espoirs sont de nouveau cruellement trompés. Il s'aperçoit qu'il est berné par des gens estimant au surplus son œuvre inexécutable. Les billets qu'il avait souscrits, grossis par des renouvellements usuraires, atteignaient un total considérable. Menacé d'être emprisonné pour dettes, il lui faut quitter Vienne, s'enfuir à la dérobée comme un malfaiteur et errer aux abois, sans propre feu ni lieu, repoussé ou plus ou moins froidement accueilli par ses anciens amis lassés de tant d'agitations. Il échoue à Stuttgard, dé-

semparé, politiquement toujours suspect, car en secret poursuivi par le ressentiment de la Cour de Saxe, ne sachant plus que faire ou entreprendre. C'est alors que, le soir du 3 mai 1864, tandis qu'il devisait chez son ami Eckert, échafaudant des combinaisons improbables, on lui apporte « la carte d'un monsieur se disant secrétaire du roi de Bavière ». Effrayé d'être découvert, il fait répondre qu'il n'est pas là et rentre à son hôtel. Le même personnage l'y rejoint, lui exprime sa joie de le retrouver après l'avoir vainement cherché à Vienne puis en Suisse, et lui remet une lettre et des présents de son souverain. Louis II, à peine couronné, envoyait à Wagner l'hommage de son admiration, l'appelait près de soi et lui offrait son amitié. C'était le salut, on peut dire, au bord de l'abîme. Que fût-il advenu de Wagner sans ce secours miraculeux? *Tristan* eût sans doute attendu vingt années sa première représentation et Bayreuth n'existerait pas. Mais son œuvre même, Wagner aurait-il pu la terminer, aurait-il eu la force de lutter sans répit contre l'indifférence, la bêtise, la cabale des intérêts coalisés et surtout contre les mesquineries et les réalités implacables de l'existence? Ne serait-il pas mort à la tâche, misérable et désespéré, laissant *Siegfried* et *les Maîtres-Chanteurs* incomplets, emportant *le Crépuscule* et *Parsifal* dans la tombe, si le hasard n'avait voulu qu'un jeune prince de dix-neuf ans pénétrât la splendeur méconnue de son art? On pouvait les compter, alors, ceux capables de comprendre et d'aimer *Tristan*, et ils couraient encore bien moins les trônes que les rues. Le spectacle est profondément émouvant de cet adolescent héritier de l'antique Maison de Wittelsbach s'inclinant devant le révolutionnaire proscrit et proclamant son génie à la face du monde. On l'a déclaré fou plus tard, et tué peut-être, celui qui a sauvé Richard Wagner, garanti l'intégral accomplissement de son œuvre et, en assurant son triomphe, épargné sans doute un remords à l'humanité solidaire. Que sa mémoire soit gardée et son nom béni dans les siècles! Gloire, gloire, gloire à lui!

JEAN MARNOLD.

ART

Paul-Boncour, *Art et Démocratie*, 1 vol., Paul Ollendorff, 3.50.— Jacques Blanche: *Essais et portraits*, Dorbon Ainé, 7. 50.

M. Paul-Boncour a groupé sous ce titre **Art et Démocratie** quelques chapitres où il nous donne le résumé de ses réflexions sur les contacts de l'esthétique et de la politique. On s'attend naturellement à ce qu'en cette matière M. Paul-Boncour ait été comme à son habitude, clair, ordonné et disert. Un élément d'intérêt s'ajoute aux théories de M. Paul-Boncour, à savoir que son rôle politique

donne une valeur à son esthétique. Il a été ministre du Travail et pouvait l'être demain de l'Instruction publique ; ses préférences pourraient servir de base à des projets de loi ; son information, réunie à celle du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, pourrait, variée ou médiocre, profonde ou de seconde main, produire des variations dans l'histoire de l'Art, ou au moins dans cette prodigieuse cocasserie qui pourrait s'appeler l'histoire des rapports de l'art et des bureaux ! Eh bien ! malgré qu'il faille rendre justice au souci d'art de M. Paul-Boncour, à sa juste sollicitude pour notre art décoratif, pour la sécurité de nos musées, pour le meilleur enseignement possible des beaux-arts, je ne crois pas que la mise en œuvre des opinions de M. Paul-Boncour, le jeu légal et efficace de sa critique d'art, puisse beaucoup modifier l'état de chose existant, ce prolongement fidèle du passé bureaucratique, et, je le crains, cet anneau de la chaîne éternelle de l'esthétique d'Etat. Car, enfin, il ne suffit pas de nettifier une question, et de s'apercevoir pourtant, comme M. Paul-Boncour y arrive très bien, que les adversaires du prix de Rome n'ont pas surtout comme but d'empêcher Rome d'être le siège d'une école du gouvernement, qu'aussi la plupart des adversaires du prix de Rome sont partisans d'institutions similaires, mais que c'est tout un ensemble d'institutions que les adversaires du prix de Rome attaquent. M. Paul-Boncour, partisan du maintien du Prix de Rome avec quelques modifications, entend conserver plus que réformer et presque tout lui paraît bon à conserver ; il fait sienne cette opinion « que les révoltés de l'art, comme les autres, ont eu souvent raison. Bien plus, ce sont eux qui parfois ont servi la cause de la vraie tradition »...

M. Paul-Boncour allègue, à l'appui de ce dire, que « lorsque David luttait contre les mignardises dans lesquelles versaient les élèves épuisés de Fragonard et de Boucher, quand Delacroix luttait contre la monotone raideur de pâles imitateurs d'Ingres et de David, quand Rodin luttait pour retrouver à l'encontre de la sculpture industrielle la haute inspiration de Michel-Ange ; quand Puvis de Chavannes, ce maître de toutes les puretés, était incompris et méconnu des académies, ces révoltés d'un jour servaient la cause éternelle du grand art trahi. Il n'est pas jusqu'aux impressionnistes qui, en nettoyant la palette des tons sales qu'y avait accumulés une imitation trop servile des grands maîtres du paysage, n'aient, en quelque sorte, retrouvé la fraîcheur et la légèreté de certaines teintes des primitifs et travaillé de telle sorte que les jours où ils voudront joindre à cette vision directe de la nature ce souci de l'ordonnance et de la composition sans lequel il n'est pas d'œuvre définitive, la peinture du xx^e^ siècle aura peut-être trouvé sa formule ». Ne chicanons pas sur les détails à savoir que David a bien lutté contre Fragonard lui-même, et Delacroix contre Ingres lui-même, etc... : enregistrons que M. Paul-

Boncour critique d'art sait que ce sont les révoltés (selon son expression) qui mènent le train de la tradition ; vous croyez donc qu'il va admettre la possibilité de la justesse des revendications de révoltés nouveaux qui ne sont pas encore déifiés par la mort ou chargés de gloire depuis de lointains jubilés ; ce serait méconnaître l'immense phobie du nouveau, le misonéisme complet qui distingue en France et en ce moment aussi bien les esprits de tendances libérales courantes que les esprits réactionnaires ; M. Paul-Boncour s'élance de cet éloge qu'il a fait des révoltés pour prononcer au nom de la démocratie une excommunication laïque contre l'extrême gauche de l'art, dont il distingue l'extrême gauche de la politique, spécifiant que ces deux gauches n'ont point de parenté. Elles n'en ont point en effet ; l'artiste, quelles quesoient ses opinions sociales, a coutume de penser seul, ce qui est penser en artiste, et non de penser en bande, comme presque tous les politiciens. Il est même singulier que, parmi les écrivains ou artistes novateurs, quelques-uns s'étonnent encore que le plus vif souci de nos politiciens de gauche, issus de la démocratie, soit de se constituer les gérants de la tradition Louis-quatorzienne qu'ils jugent, à la clarté de leurs compétences historiques et critiques, la forme la mieux adaptée aux besoins de notre démocratie, que dis-je, non seulement la mieux adaptée, mais l'unique, mais la seule, la faite exprès. Vienne le progrès, le vrai et le réel, le patenté, installez un bon sous-secrétaire des beaux-arts vraiment républicain, vous verrez qu'il trouvera bien dans les épaves officielles une manière d'élève momifié de Le Brun pour célébrer les fastes de la Liberté et les joies de la République, et ce jour-là on grondera M. Cormon à propos de l'excessive vivacité de son dessin et de sa faconde de coloriste.

M. Paul-Boncour admet que l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts est défectueux. A-t-il remarqué que l'affaiblissement de l'enseignement à l'Ecole date du triomphe d'Ingres, et non point des élèves d'Ingres qui ont bon dos ? Si les élèves d'Ingres ne savaient pas dessiner, c'est qu'Ingres ne le leur avait pas appris. Il serait curieux d'ailleurs d'établir exactement en nombre et en qualité les résultats de l'enseignement d'un Gustave Moreau et auparavant d'un Lecocq de Boisbaudran et de les comparer aux autres résultats fournis par d'autres ateliers et à la même époque. D'ailleurs tout cela s'arrangera avec le temps, les institutions d'Etat et les esthétiques politiques boiteront quelque peu en retard, derrière le char de la tradition, en admettant quelques révoltés de plus, avec la sage lenteur habituelle.

Quant à notre art décoratif, M. Paul-Boncour est, avec raison, inquiet ; législateur et sociologue, il attribue une grande importance à un phénomène d'ordre légal et social, la crise de l'apprentissage. Sans

doute ! Mais notre art décoratif serait moins malade, si on n'avait pris depuis vingt ans l'habitude de décourager les efforts nouveaux, de réclamer aux artisans du Louis XV ou du Louis XVI original, ou à défaut des œuvres originales qui soient tout de même du Louis XV et du Louis XVI, si à ce point de vue comme pour les autres arts plastiques, ou littéraires, on ne vivait pas de reproductions. Notre époque sera l'époque de la reproduction. D'ailleurs jamais, dans les grandes ventes, les faux n'auront été payés si chers, et n'auront été si follement exaltés par la plume des commissaires priseurs et de leurs critiques.

§

Il y a intérêt et utilité à ce que les artistes écrivent, à ce qu'ils fassent de la critique, qu'ils parlent de leur art, de l'essence et de la cérébralité de leur art et aussi du métier de leur art. Je l'ai déjà dit et ne m'en dédirai point à propos de M. **Jacques Blanche**. Il n'est même point indifférent que des artistes nous tiennent au fait de leurs opinions sur le voisin ; quelque partialité imposée par les nuances des tempéraments particuliers ne sont point pour détruire ni même diminuer l'intérêt documentaire de leurs jugements sur leurs confrères, et ce n'est point que nous y cherchions, pour en sourire, quelque éclair de malice, mais simplement une notation parfois nerveuse, mais souvent juste, des tares du métier et des sacrifices à une idéologie abusive. Il y a des recherches chez les artistes que n'importe quel peintre comprendra toujours mieux que le critique ; il est en revanche des mises en place et des visions générales où le critique peut dépasser le peintre. Quoi qu'il en soit de la distribution du travail critique entre les peintres qui écrivent et les écrivains qui aiment la peinture, il faut insister sur le prix de l'information et des théories qu'apportent les peintres écrivains. Point n'est besoin que ce soit un Delacroix, un Rodin, un Raffaëlli ou un Fromentin qui nous renseignent sur leur art ; de moindres artistes peuvent nous être d'un très vif agrément. Point n'est besoin, non plus, que l'artiste écrive fort bien, il peut écrire mal et incorrectement, il aura toujours le trait pittoresque qui sauve tout. M. Jacques Blanche écrit d'ailleurs fort bien ; ce qui ne veut point dire qu'il n'atteint pas au trait pittoresque.

Son essai sur Fantin-Latour est curieux, très curieux ; on voit vivre son personnage au moins par des détails de silhouette, de manies, dans son habitude extérieure ; mais cette étude n'est-elle point un peu restrictive ? Je sais bien que lorsqu'on a dit de quelqu'un qu'il a été un petit maître, on a tout de même dit beaucoup, car petit ne détruit pas maître, et ce n'est qu'en parallèle avec de très grands bonshommes que M. Blanche classe Fantin parmi les petits maîtres.

Au sens de M. Blanche, Fantin,de Fantin portraitiste souvent excellent, toujours timide,peintre de fleurs merveilleux, n'aurait point eu le sens lyrique, et ses wagnérismes, ou ses berliozismes ne seraient que de prudentes et sages conceptions, des héroïsmes bourgeois. Il me semble pourtant que la *Féerie* de Fantin est une très belle chose, que Fantin est tout à fait remarquable d'avoir eu ce double rêve de figurer une idéalité lyrique et de modeler de la vie, et sur ce terrain de la vie réelle de vouloir obtenir un vrai sans déformation, un vrai de détail, en même temps qu'une impression de vérité générale très poussée,et en même temps une grandeimpression de sérénité.C'était l'obtention de cette sérénité et cette probité de détail qui rendit Fantin-Latour cher à des écrivains qui l'unirent dans leurs admirations à des artistes beaucoup plus colorés que lui. Mais ai-je besoin de rappeler que Puvis de Chavannes fut dans le même cas et fit partie, avec Fantin et Gustave Moreau, d'un bloc d'admiration qui englobait aussi les impressionnistes? C'était là ceux que, parmi les peintres, les écrivains qui firent leurs débuts vers 1880 ou 1885 trouvaient les plus intéressants ; ce n'était point éclectisme, mais reconnaissance d'un effort, d'une probité et d'un élan chez des artistes différents.D'ailleurs, l'étude de M.Jacques Blanche sur Fantin est très détaillée et biographiquement très instructive. Celle où M. Blanche étudie Whistler offre les mêmes qualités, elle semble même plus vraie, plus juste ; les petits côtés de Whistler y apparaissent avec netteté, ses exagérations et le léger bluff qu'il juxtaposait à un extraordinaire talent sont indiqués peut-être avec complaisance. L'étude sur Watts, très brève, est sommaire ; il semble qu'on eût pu mieux faire même en aussi peu de place. Les notes sur Manet sont cursives ; on goûtera certainement deux études dédiées à la mémoire de camarades chers dont M. Jacques Blanche parle avec une amitié qui monte d'un ton sa façon de dire et l'aide à mieux faire voir ; ce sont des pages sur Charles Conder et Aubrey Beardsley.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Hermann Burte : *Wiltfeber, der ewige Deutsche ;* Leipzig, G. K. Sarasin, M.4. — Hermann Stegemann : *Theresele ;* Berlin, Egon Fleischel u. Cᵉ. M. 4. — Hermann Stegemann : *Thomas Ringwald ;* Berlin, ib.,id., M. 4. — Albert Rausch : *Vigilien ;* Berlin, ib.,id., M. 3. — Armin T. Wegener : *Gedichte in Prosa,* Berlin, ib. id., M. 3. — Memento.

Wiltfeber, der ewige Deutsche. — Le premier roman de M. Hermann Burte révèle un grand écrivain. Il serait difficile de dire ici, en peu de lignes, pourquoi l'auteur se classe d'emblée parmi les meilleurs de son pays et pourquoi *Wiltfeber, l'éternel Allemand*, est une manière de chef-d'œuvre. Le peu de bruit qu'a fait

le livre, lors de son apparition, il y a quelques mois, nous permet de constater combien la critique s'est montrée hésitante et à quel point le public a manifesté son effarement en face de ces pages qui sont comme des coups de fouet en pleine figure.

Mais, tout d'abord, s'agit-il véritablement d'un roman? L'histoire de ce Wiltfeber qui rentre dans son pays pour scruter les reins de l'Empire et s'en détourne avec dégoût, apparaîtra aux yeux de beaucoup bien plutôt comme un pamphlet que comme une œuvre d'art. Il faut avoir le sens profond de la langue allemande pour comprendre l'âpre beauté du style de M. Burte. L'auteur, sans conteste, a beaucoup lu la Bible et c'est la magnifique rudesse de Martin Luther, dans sa traduction des prophètes, qui lui a servi de modèle. La forme et les idées, il les doit du reste pour une bonne part à *Zarathoustra*, dont il développe les préceptes, dont il actualise les anathèmes. Ne le tenons cependant pas pour un plagiaire : il a puisé, surtout et avant tout, dans l'inépuisable richesse de sa terre natale. Le langage des paysans d'Allémanie lui a fourni une matière brute dont il a su faire le plus généreux usage. Un trésor à peine explosé s'offrait à lui, mais il fallait pour le découvrir et le faire étinceler au soleil, après l'avoir débarrassé de sa gangue, un goût sûr et un vigoureux tempérament d'écrivain. Forger et assembler des mots, un Allemand s'y peut encore employer, car il use d'un parler qui n'en est encore qu'au premier stade de son évolution, alors que nous écrivons dans une langue dont les normes sont fixées depuis deux cents ans. M. Burte, en puisant aux sources mêmes de l'inspiration populaire, s'est peut-être grisé outre mesure ; pourtant il tire du chaos, qu'il maîtrise parfois avec peine, d'incomparables accents.

En une seule nuit et en un seul jour, Martin Wiltfeber, « l'éternel Allemand », acquiert les douloureuses expériences qui le font désespérer de son pays. Pendant neuf ans il a séjourné à l'étranger et il se doutait bien, à vrai dire, des désillusions qui l'attendaient au retour. Mais un irrésistible besoin de servir la terre natale le poussait vers ce petit village de Greifenweiler, aux bords du Gatterbach, vers cette région mystérieuse, au coude du Rhin, dont s'étaient imprégnées son enfance et sa première jeunesse. L'auteur n'a pas voulu préciser la région où se déroule le drame de conscience qu'il analyse avec tant de vigueur. Si l'on peut en juger d'après les minutieuses descriptions qu'il nous en fait, elle doit être située quelque part entre Bâle et Lœrrach, dans cet extrême sud-ouest de l'Allemagne, au carrefour des peuples et des races. Martin Wiltfeber traverse le pont du grand fleuve, une heure avant minuit, et sa première visite est pour le cimetière, dont il déchiffre les tombes au clair de lune. Et aussitôt devant les sépultures modernes et sans style il commence ses invectives qu'il continuera jusqu'au soir de sa vie.

Quelques tombes du vieux cimetière cependant réjouissent son cœur et tournent son esprit vers la douceur. Ce sont celles des réfugiés français, des tisserands huguenots qui jadis s'étaient établis dans la contrée. « Un souffle de beauté s'étend sur ces sépultures ; on y retrouve la mesure et la tenue du style royal de France. »

Et cette beauté solitaire, en un monde devenu laid et désordonné, répand de la joie sur l'esprit du voyageur, et avec une émotion de plaisir, ses yeux passèrent sur les lieux de repos des nobles qui, parce qu'ils étaient d'une même foi, d'une même race et d'une même façon de vivre, se sentaient capables de posséder un style expressif.

Ses pérégrinations conduisent ensuite Wiltfeber en un lieu où l'on remise les vieilles pierres tumulaires et les croix qui ne servent plus. Il remarque de vieilles croix en fer forgé, telles qu'on ne doit plus en faire aujourd'hui parce que notre époque ne possède plus d'artisans :

Où est la forge, où est la tribu des maîtres, des compagnons et des apprentis ? Ils sont tous morts et leur espèce est éteinte.

Le Genevois qui s'est flétri lui-même a répandu dans le monde l'haleine pestilentielle de sa bouche impure qui les fit tous périr, lors qu'il s'écria : Retour à la nature !

Alors la multitude s'est déchaînée et elle massacra les nobles ! Et en même temps que les nobles l'art était massacré ! Car les nobles entretenaient l'art, la divine courtisane.

C'était la noblesse qui avait donné les commandes et qui avait créé le style.

Et lorsqu'ils furent tous exterminés, l'art perdit sa patrie. Cet art qui est l'aîné des arts décoratifs.

Et il lui fallut aller mendier auprès de l'Etat, auprès des parvenus, auprès des villes et des gens publics. Mais l'Etat possède l'esprit d'un sous-officier endurci ; les villes, c'est la gente disputeuse des femmes sur le marché ; les parvenus sont d'un sang étranger. C'est pourquoi la Beauté ne fut plus jamais chez elle, on en fit une recluse et une fille publique ; nulle part elle ne fut plus la bien-aimée. Lorsque la populace prit les châteaux d'assaut, elle poussa aussi dans les décombres l'atelier de l'artisan. Et lorsque l'on décapita la noblesse, on frappa l'art à mort. Alors, perdant son sang, il rendit l'âme et depuis lors on n'a plus retrouvé de style. Combien vigoureux et vivants étaient les styles royaux de France pour que leur rayonnement soit venu jusqu'au cimetière de Greifenweiler pour former des métaux agréables et sévères, en objets dont la mesure et la façon peuvent me réjouir encore aujourd'hui, moi le fils d'un siècle de plâtre.

Il ne faut pas croire cependant que Martin Wiltferber devise toujours en esthète désabusé. La même âpreté qu'il met à démolir notre époque sans art, il l'emploie à parler de la religion, de l'amour, de la société. C'est un aristocrate de la terre qu'exaspère notre industrialisme d'aujourd'hui. Quand il pleure plus loin sur la décadence

du village, sur le délabrement de la ferme,où toute chose utile était naguère à sa place,parfaite image du travail joyeux et de la prospérité, ce sont encore les accents des vieux prophètes qu'il déroule.

Wiltferber a découvert au cimetière la tombe de sa première bien-aimée, et tandis qu'il s'achemine vers les premières maisons, il aperçoit celle qu'il abandonna naguère,alors qu'il quitta le pays. Au bord de l'eau, par cette belle nuit de Saint-Jean, elle cueille les herbes magiques pour livrer ensuite à l'onde son corps incomparable. Simples anecdoctes dont l'auteur à su tirer les plus heureux effets. Il faut entendre plus loin le dialogue de « l'éternel Allemand » avec le vieux paysan du village, le seul qu'il espérât revoir et qu'il craignait de ne plus retrouver vivant. C'est l'homme de l'ancien temps, le maître de la ferme, dans sa demeure cossue, aux meubles massifs. Le vieillard écoute le jeune homme. Au long discours qu'il lui fait, sa sceptique résignation ne répond que ceci ; « Il y a longtemps que le jour du seigneur est devenu le jour de la populace. »

Les « expériences » de Wiltferber se poursuivent. Le voici à l'église et le voici dans la communauté des dissidents où il prend la parole, sans autre effet que de se faire huer. Sa rencontre et ses conversations avec Ursule et Brittloppen, la jeune fille de la noblesse, remplissent toute la seconde partie du volume. Les dissertations politiques et sociales tiennent plus de place que les paroles d'amour, mais c'est pourtant à la conquête de cette belle fille (dont l'auteur a peut-être voulu faire un symbole) que « l'éternel Allemand » emploie les dernières heures de sa journée.Il y a là une jolie évocation de Bâle (appelé Pfalzmünster), ville véritablement allemande, peut-être précisément parce qu'elle est restée en dehors de l'empire,« car tout ce qui est de l'empire est de troisième rang ».

Mais quelle peut être la destinée finale de ce chercheur impénitent, dont l'idéal est partout déçu? L'auteur le fait mourir frappé par la foudre, côte à côte avec la noble demoiselle. Autre symbole sans doute,mais trop facile dénouement d'un livre, où nous ne voulons voir que la véridique confession d'un Allemand d'aujourd'hui, magicien du verbe, qui crie sa colère de voir l'instrument dont il se sert avec tant de maîtrise aux mains d'une nation qu'il abhorre.

§

M. Hermann Stegemann s'est appliqué à décrire les mêmes régions dont M. Hermann Burte a su tirer des effets si puissants. Après le grande orgue voici la petite flûte. Conteur agréable, ayant tout juste assez de sens de la nature pour mêler à ses récits quelques descriptions champêtres, l'auteur de *Daniel Junt* s'attaque à des problèmes que ses fonctions de commissaire des bains dans une petite ville de la Forêt Noire et de journaliste radical lui ont rendus familiers. Il

excelle à développer pour ses lecteurs les péripéties des crises municipales, la question du tout-à-l'égout et l'utilisation de la force motrice. Ses types appartiennent à la moyenne allemande. Leurs préoccupations étroites, leurs soucis de la vie quotidienne, leurs affaires de cœur, parviennent difficilement à nous intéresser.

Après **Theresele**, cette histoire sentimentale d'une servante d'auberge qui devient la patronne d'un grand « Hôtel des Bains » et dont la publication remonte à peine à quelques mois, M. Stegemann vient de nous donner un nouveau roman, écrit à peu près de la même encre. Dans **Thomas Ringwald**, c'est le type d'un architecte modern-style que l'auteur a voulu mettre en scène. C'est à Constance que ce redoutable personnage exerce son art. L'auteur l'a paré de toutes les qualités que M. Georges Ohnet attribuait il y a vingt ans à ses ingénieurs. Il en a fait un héros qui participe à l'agrandissement de la ville à laquelle il prétend rendre sa splendeur du moyen-âge. Ringwald est en lutte avec sa famille, avec son conseil municipal; il parvient néanmoins à imposer son œuvre dont M. Stegemann nous vante les merveilles, mais dont on fera peut-être mieux de ne pas vouloir juger l'effet. Après tout, Ibsen avait bien écrit *Solness le Constructeur*, mais il s'agissait de « constructions » dont notre regard n'était pas affligé.

Vigilien. — M. Albert H. Rausch a réuni trois séries de poèmes d'une inspiration à peu près identique : *Missa Solemnis*, *le Rêve de la fidélité* et *Tristan*. Un noble panthéisme se dégage de ces strophes où un nombre restreint de motifs s'agencent en vue d'effets très heureux. Par la discipline de soi, par la limitation de l'effort, le poète s'achemine vers la perfection. La langue est souple et se plie aux rythmes les plus savants. M. Rausch peut faire figure parmi les bons poètes d'aujourd'hui.

Gedichte in Prosa. — M. Armin T. Wegner a intitulé *Poèmes en prose* une série de courts morceaux dont un certain nombre rentreraient plutôt dans le genre de la nouvelle. Ce sont les impressions très sincères d'une âme inquiète qui essaie vainement de trouver sa voie dans les préoccupations d'une époque qui lui demeure étrangère. De brefs motifs, d'un style précieux, évoquent ces discordances et font naître un sentiment de mélancolie. Dans la seconde partie du recueil, où le poème s'amplifie jusqu'au petit roman, il y a quelques pages satiriques, *Seligel-Grotte*, par exemple, qui font prévoir que l'auteur pourrait aisément rompre le cercle où il semble vouloir s'enfermer.

§

Memento. — Les *Neue Blaetter* paraissent depuis quelques mois, chaque quinzaine, à Berlin, par les soins de MM. Carl Einstein, J. Hegner, Erich Baron, Helleran, etc. C'est une jeune revue où l'on cultive surtout les tra-

ductions. Certains fascicules, le cinquième, par exemple, sont entièrement composés de fragments de Paul Claudel, Francis Jammes et Suarès. On y a donné aussi du Verhaeren, de l'André Gide, du Péguy et du Yeats. Contentons-nous de signaler aujourd'hui ce petit périodique de grand format, luxueusement édité, où s'affirment certaines tendances de la jeunesse allemande.

Deutsche Rundschau (août) publie une étude de M. E. Meumann sur le quatre-vingtième anniversaire du philosophe Wilhelm Wundt. M. K. Alexandre von Müller étudie les idées politiques de Théodor Vischer.

Le deux cent cinquantième anniversaire de la mort de Blaise Pascal (18 août) donne à M. M. Laros l'occasion de faire paraître une étude dans *Hochland* (avril). M. Karl Muth présente au public allemand l'œuvre de Charles Dulac, le grand artiste mort en 1899, dont quelques bonnes reproductions illustrent le fascicule.

Süddeutsche Monatshefte (avril) se présente ce mois-ci sous forme de *Schweizer Jahrbuch*. Sa matière est entièrement empruntée à la littérature suisse. Après quatre nouvelles signées Meinrad Lienert, Jakob Schaffner, Félix Moeschlin et Ernest Zahn, nous y trouvons les lettres inédites de Jacob Burckhardt, le grand historien de la Renaissance italienne, des lettres de Pestalozzi et de très curieuses pages de M. Hermann Schoop sur Rousseau, où l'auteur polémique avec un certain nombre d'écrivains français contemporains.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Andrew Lang, articles nécrologiques dans *The Athenæum*, *The Academy*, *The Saturday Review* et *The Nation*, du 27 juillet 1912. — Memento.

Mr Andrew Lang n'était pas tout à fait inconnu en France, et les journaux de Paris ont consenti à accorder à cet homme de lettres quelques paragraphes nécrologiques d'une brièveté par trop sommaire. S'il fallait rapprocher Mr Lang d'un de nos contemporains, on pourrait le comparer à M. Emile Faguet, et je crois qu'il fut plus versatile encore que l'éminent académicien. La presse anglaise fut unanime dans ses regrets.

La mort soudaine d'**Andrew Lang**, à Banchory, Deeside, le samedi, 20 juillet, dit l'*Athenæum*, a péniblement surpris non seulement le vaste cercle de ses amis et connaissances, mais aussi le grand public qui le considérait comme l'un des hommes de lettres les plus remarquables de notre temps. Né le 31 mars 1844, à Selkirk, il avait passé de l' « Edinburgh Academy » à l'université Saint-Andrews, et de là à Oxford, au Balliol College, terminant sa carrière d'étudiant par l'obtention d'une « fellowship » du Merton College. Son premier ouvrage important : *The Ballads and Lyrics of Old France*, qui parut en 1872, donna une preuve précoce de sa maîtrise des formes prosodiques — maîtrise qu'il manifesta de temps à autre dans ses *Ballades in Blue China*, *Grass of Parnassus*, *Ban and Arrière-Ban*, et d'autres recueils encore. Son *Helen of Troy* révèle cepen-

dant chez lui l'absence des qualités véritables du poète, et du reste son attention était alors attirée dans des directions différentes.

Ce sont ses traductions en prose des œuvres d'Homère qui le firent surtout connaître. L'*Odyssée*, traduite avec S. H. Butcher, fut publiée en 1879 suivie, en 1883, par l'*Iliade* (traduite avec Ernest Myers et Walter Leaf) et par les *Hymns*, en 1899, — sa version de Théocrite ayant paru en 1880. Ses traductions du français, celle surtout d'*Aucassin et Nicolette*, bien que très populaires, n'atteignent pas au même degré d'appréciation par la critique. Ce qui l'intéressait le plus, peut-être, dans ses travaux, ce furent les recherches sur les origines des religions et des philosophies primitives, où il prit place au premier rang des rebelles contre l'étude philologique de la mythologie. Bien que certaines de ses opinions ne soient plus admises, la série de ses livres qui comprend entre autres : *Custom and Myth* (1884), *Myth, Literature and Religion* (1887), *The Making of Religion* (1898), *Social Origins* (1903), *The Secret of the Totem* (1905), a contribué grandement à vulgariser les idées de savants plus spécialisés.

M. Lang prenait un intérêt extrême au spiritisme, au « crystal-gazing », en général à toutes les recherches psychiques; il était un des fondateurs et des anciens présidents de la Psychical Research Society, et nul ne savait mieux que lui raconter une histoire de revenants.

Son penchant pour le romanesque, — on pourrait presque dire sa passion, — le conduisit par les sentiers écartés de l'histoire; en tant que fervent Ecossais, il n'échappa pas à la fascination de Marie Stuart... Même son admiration pour Jeanne d'Arc avait une origine écossaise, comme il le montre dans son *Monk of Fife*. En étudiant *The Mystery of Mary Stuart*, il s'efforça de défendre une cause qu'il suffit d'exposer, mais sur le problème réel — l'authenticité de la longue lettre de « la Cassette », — il était finalement enclin à prononcer le verdict contre les défenseurs de Marie. On cite, parmi ses meilleurs ouvrages historiques : *Pickle the Spy* (1897), *The Companions of Pickle* (1898) et *Prince Charles Edward* (1900). Ses autres incursions dans le domaine de l'histoire s'appellent : *The Valet's Tragedy* (fort bien traduit et abrégé par M. Téodor de Wyzewa), *John Knox and the Reformation*, et *The Gowrie Conspiracy*. Son *History of Scotland* a plus de valeur comme expression de vues individuelles sur des événements historiques que comme ouvrage de référence. Son attaque sur la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France, suivie de la hasardeuse entreprise de publier un ouvrage en français sur ce sujet, fut justifiée par un certain succès, mais il sautait aux yeux que l'attitude d'Anatole France demeurait incompréhensible à Mr Lang, comme celle de Mr Lang l'aurait été pour Anatole France si celui-ci avait jamais tenté de la comprendre.

On aura une idée de la fécondité d'Andrew Lang si l'on considère que la liste de ses œuvres publiées en librairie occupe seize pages, sur deux colonnes, du catalogue in-folio du British Museum. La majeure partie des comptes-rendus critiques et articles extraordinairement divers qu'il donna dans les meilleurs journaux et périodiques d'Outre-Manche n'ont pas été rassemblés. Pourtant, un certain nombre furent réunis sous ces titres : *Old Friends*, *Letters to Dead Authors*,

Essays in Little et *Lost Leaders*. Certains considèrent le premier de ces volumes comme le livre le plus humoristique de son temps, et le placent au-dessus des œuvres burlesques de Thackeray.

Il n'était pas un érudit profond, ajoute l'*Athenæum*, et il ne s'embarrassait pas des difficultés grammaticales des textes ; mais il a rendu un service durable aux classiques par ses traductions qui sont la meilleure part, peut-être, de son œuvre variée, et s'imposèrent immédiatement comme des modèles dans un art difficile. La langue de ces versions, — celle à peu près de la prose élisabéthaine jusqu'à l'époque de Milton, — est visiblement archaïque ; mais elle reste parfaitement noble et gracieuse. La grâce, à vrai dire, prédomine dans tout ce que Lang a écrit, et son style est à la fois facile et piquant... Nul ne savait jouer plus joliment avec le savoir... Somme toute, il fut un homme aux qualités et aux facultés admirables, de ceux qui deviennent de plus en plus rares dans le monde de nos jours.

On peut lire un jugement à peu près identique dans *The Academy*, sous la plume de Mr Robert Steele.

La mort d'Andrew Lang nous enlève l'un des hommes les plus notables de cette génération qui applaudit ou vilipenda Swinburne et William Morris, Meredith et Anthony Trollope, George Eliot, Huxley ou Herbert Spencer. Dès les années soixante-dix, il fut au nombre des plus prolifiques de nos auteurs, et en outre un des plus populaires, non seulement auprès du grand public, mais auprès de ceux-là mêmes qu'il critiquait. Comme il convenait à son temps et à sa race, il fut romantique et c'est ce qui donne une unité à l'énormité de son œuvre, si disparate qu'elle paraisse au premier coup l'œil... Classique, — au sens de ce mot opposé à l'émerveillement romantique, — il ne le fut jamais. Ses versions d'Homère et de Théocrite sont aussi romantiques que celle d'*Aucassin et Nicolette* et ses études du folklore et des mœurs primitives furent directement inspirées par son exécration des théories qui voient à l'origine des religions une maladie du langage. Il serait injuste de lui refuser de l'érudition, encore que la sienne fût plus étendue que profonde ; mais il se distinguait surtout par une curiosité insatiable, une passion pour trouver l'explication d'apparents mystères, et il en résolut un bon nombre... C'est comme critique que ses confrères l'aiment le mieux, — comme critique d'un autre, entendons-nous ! Sous bien des aspects, il se rattachait à la critique française et à la meilleure ; sa légèreté de touche, son humour imprévu, ses petits aparte et ses soudaines trouvailles d'expression maintiennent l'attention en éveil et vous contraignent à lire jusqu'au bout, si peu d'accord qu'on soit avec lui... Le moins heureux des essais critiques de Mr Lang fut son attaque sur la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France. Bien qu'en sympathie avec les tournures de l'esprit français, il ne paraît pas avoir compris de quel point de vue ce livre fut écrit, non plus que la philosophie qu'il comportait, et il fut certainement malavisé en s'aventurant à écrire en français pour pousser plus loin sa critique et souligner quelques erreurs de détail inévitables. Mais, pris dans son ensemble, son œuvre critique est de qualité surprenante, et il réussit toujours à mettre quelque chose d'inattendu et de personnel dans l'expression d'une pensée même familière.

Andrew Lang fut un collaborateur assidu de la *Saturday Review* et dans cette revue critique hedomadaire, Mr Charles Boyd rend un hommage ému à l'écrivain qu'il eut pour maître et pour collègue. Ses traductions, dit-il, sont le meilleur de son œuvre et ce qui en survivra.

Henley a dit que si Lang devait être enchaîné à un seul métier, c'est à celui de traducteur, et que pour sa part il le nommerait archi-généralissime de ceux qui « rendent en anglais »... La vérité, à notre avis, c'est que Lang excella en maintes choses, et le meilleur en lui fut justement cette variété qui lui permit de multiplier notre joie dans tant de domaines. Ce qu'il fit est moindre que la distinction avec laquelle il le fit, et cette distinction, il l'apporta à toutes ses tâches, si insignifiantes fussent-elles. Un catalogue même, assurait-il, pouvait devenir une œuvre d'art... Jamais on ne publia de « leaders » comparables à ceux que Mr Lang donna au *Daily News*... sur tout et sur rien, avec une simplicité, une aisance, une économie de mots dont aucun quotidien n'a trouvé ou conservé le secret. Ici, dans cette revue, d'année en année et de semaine en semaine, il publia au moins deux articles à chaque numéro — un long compte-rendu littéraire, basé sur une érudition qu'il portait allègrement, comme une fleur, — et un court article, rédigé avec une dextérité et une légèreté de mains dont on ne rencontre de semblable que passé le Détroit...

Après ces éloges, Mr Boyd rapporte quelques souvenirs personnels et il esquisse deux ou trois aspects d'Andrew Lang, qui fut, assurément, une personnalité séduisante sous une apparence volontairement rébarbative.

Peut-être fit-il trop de choses bien pour en faire une suprêmement excellemment, lisons-nous dans *The Nation*... Un robuste praticien de lettres, qui avait fait beaucoup de son labeur sans gloire, trouvait une consolation à proclamer qu'il n'avait « rien de l'Andrew Lang » en lui. C'était sa façon de déclarer qu'il était totalement dépourvu de la délicatesse, de la légèreté, de la grâce, de la féminínité, en un mot, qui, selon lui, étaient les caractéristiques de l'écrivain chez Lang. La plupart des gens auraient accordé que c'était sa principale qualité, bien qu'il n'y eût pas là occasion d'actions de grâce, et tous auraient eu tort. Lang était composé beaucoup plus plus subtilement. Son malheur, comme chez beaucoup d'autres, venait d'un conflit de personnalités, — il y en avait deux en lui, et certains d'entre nous seraient tentés de dire qu'il y en avait une douzaine. L'esprit, la fantaisie, le sens de la forme, tout ce qui concourait à la joliesse de ce qu'il exécutait était perpétuellement en conflit avec son profond amour de la vie pour elle-même, et il essayait sans cesse de leur échapper. Au fond du cœur, il était un païen de la Renaissance italienne, passionné de mouvement et d'aventure, plein de la joie physique d'exister, et d'un absolu dédain pour toute autre direction spirituelle que celle de sa propre volonté. Il n'eut pas l'occasion, ni la liberté, dans sa jeunesse, d'exprimer ces sentiments sous une forme littéraire adéquate, aussi se rejeta-t-il sur ce qu'il y avait de purement artiste dans sa nature, exactement comme le fit Landor

en pareil cas. Entre le Lang artiste et le Lang naturel, il y avait la même différence qu'entre l'auteur des *Conversations imaginaires* ou le don Julian et le pandour frénétique et méprisant qui effarouchait les colombiers de son temps.

Si la note délicate a dominé son œuvre, ce fut malgré lui. L'histoire, la biographie, les études personnelles de tous genres furent surtout pour Lang des occasions de revanches de l'homme naturel contre les formalistes qui lui imposaient l'esclavage. Il considérait tout effort vers la perfection comme quelque chose d'irréel, ou, ce qui est pire, de négligeable, et c'est ainsi qu'il n'atteignit pas les niveaux élevés. Mais son réquisitoire contre le fanatisme fut puissant tout de même...

Après cette pénétrante analyse du caractère véritable, sans doute, de Lang, l'auteur relate diverses anecdotes des plus savoureuses, où le disparu est dépeint comme un homme d'esprit, — capable de rosserie, même, — mais en tous cas, ennemi des pédants et des sots.

Partout on a rendu un juste hommage au labeur incessant et à l'universelle intelligence d'Andrew Lang, et partout aussi on s'est accordé à dire qu'il a trop écrit, infiniment trop pour la solidité et la durée de son œuvre.

Memento. — *The Edinburgh Review*, qui paraît à présent sous la direction de Mr Harold Cox, a enfin renoncé à imposer un anonymat absolu à ses collaborateurs qui peuvent maintenant signer ou non leurs articles selon qu'ils le jugent bon. Sur les treize articles qu'annonce le sommaire de ce numéro, neuf sont signés, parmi lesquels nous signalerons en premier lieu une érudite et spirituelle étude de Mr Edmund Gosse sur l'Hôtel de Rambouillet, étude basée en partie sur les documents du temps et en partie sur les excellents ouvrages de M. Emile Magne, à la valeur desquels l'éminent critique anglais rend un juste hommage. Avec une extraordinaire aisance, Mr Gosse retrace un tableau vivant et exact de ce monde curieux, raffiné, et déconcertant; il semble même qu'il soit un des familiers les plus élégants, les plus fins, les plus brillants et les plus malicieux aussi qui se pressaient autour de la divine Arthénice. On trouve en outre, dans ce numéro, un excellent et très juste exposé de l'état des esprits en France à l'heure actuelle ; tout en évitant d'aller au fond des choses, exploration toujours difficile pour un étranger, l'auteur a vu très nettement et très exactement les diverses tendances qui agitent à ce moment les jeunes esprits et il diagnostique avec optimisme les résultats qui en proviendront. Signalons encore : *The Rousseau Bicentenary*, par Francis Gribble; *The Causes of Chinese Unrest*, par J.-O.-P. Bland ; une étude sur George III et Charles Fox, par Horace Bleackley; *Chauvinism in Music*, par Mrs Rosa Newmarch; *Zoology in the time of Shakespeare*, par Dr Shipley, F. R. S.; *The Changing Status of Oriental Women*, par Saint Nihal Singh; *A Famous Heresy Trial*, par Rev. Alfred Fawkes; *Contemporary Politics*, par Mr Harold Cox; *India and her Sovereign ; On safety of Life at Sea*, et *Home Rule Economics*.

The Quarterly Review, où les auteurs ont depuis quelque temps déjà la latitude de signer si bon leur semble, nous donne un numéro non moins bril-

lant que son aînée et rivale. L'énumération du sommaire en sera la meilleure preuve. Voici une étude pénétrante et sympathique de Mme Duclaux sur Maurice Barrès ; une autre de Stephen Reynolds sur *Joseph Conrad and Sea Fiction* ; un article du Révérend A. Fawkes sur les idées de Mrs. Humphry Ward ; un essai de Mr Henry James sur *The Novel in « The Ring and the Book »* ; et voici encore : *The Russian Stage*, par George Calderon ; *The Study of Eugenics*, par le Dr A. F. Tredgold ; *The London Stock Exchange*, par Walter Landells ; *French Renaissance Architecture*, par W. G. Waters ; *Excommunication*, sur le droit qu'a ou n'a pas le clergyman de refuser la communion au fidèle ; *The New Pacifism*, à propos de *la Grande Illusion*, de Norman Angell ; *Airships and Aeroplanes*, par Mervyn O'Gorman ; *The Tripolitan War*, par G. F. Abbots, et *The Home Rule Bill*, étudié sous ses aspects politique et financier.

The Nineteenth Century and After commence la publication de lettres inédites de Lord Chesterfield ; ces lettres, écrites en excellent français, sont commentées par Mme Katharine M. Loudon. Dans *The Fortnightly Review*, une jolie étude de Mr Alfred Noyes sur *les Poèmes* de Mr Edmund Gosse.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Introduction à la Grammaire néo-grecque. — Albert Thumb : *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, 2e édition, Strasbourg. — Costis Palamas : *I Kaïmi tis Limnothalassas kai ta satyrika gymnasmata* ; Fexis, Athènes. — Leandros Palamas : *I Phœnikia*, essai ; Athènes. — Sotiri Skipis : *O Gyros tôn orôn* ; Peyrillier, Le Puy-en-Velay. — G. Xenopoulos : *O kakos Dromos* ; Fexis, Athènes. — A. Ephtaliotis : *Nissiotikes istories* ; Fexis, Athènes. — Memento.

En 1889, au cours de son **Introduction à la grammaire néo-grecque** de Simon Portius rééditée par les soins de M. Wilhelm Meyer, professeur à l'Université d'Iéna, M. Jean Psichari s'exprimait en ces termes :

Nous avons avant tout besoin aujourd'hui d'une grammaire du grec moderne, qui soit à la fois d'une utilité pratique pour les commerçants désireux d'avoir une idée d'ensemble de cette langue, et qui repose aussi sur des bases scientifiques.

Mais ces bases sont extrêmement difficiles et longues à établir, et l'époque est sans doute lointaine encore où l'on pourra entreprendre, à l'imitation de la grammaire de Frédéric Dietz, une grammaire générale du néo-grec et des dialectes romaïques.

C'est que « la langue actuellement parlée en Grèce, ajoute M. Psichari, devrait être tout d'abord l'objet d'une observation directe. Cela signifie que les formes courantes devraient être recueillies de la bouche même des sujets parlants et non prises au hasard dans les livres. Or, quand une langue n'est pas encore fixée par l'écriture, peu de personnes savent comment elles parlent cette langue, et seuls

les linguistes de profession sont capables de noter les formes qui s'emploient journellement. Il est tout aussi difficile de savoir comment on parle que de se connaître soi-même. »

Ces paroles prononcées il y a vingt-trois ans n'ont rien perdu de leur justesse, et les discussions qui se poursuivent le prouvent surabondamment; mais on a travaillé à défricher maints terrains vierges, et divers traités grammaticaux, destinés à fixer dogmatiquement les caractéristiques de la langue parlée, ont pu naître, en conformité des pures méthodes scientifiques, encore que chacun révèle une interprétation différente des phénomènes linguistiques.

Après les ouvrages d'Hubert Pernot (1897), de Rondakis (1904), de Philindas (1907-1910), voici la seconde édition du **Manuel de langue néo-grecque** d'Albert Thumb, dont il faut louer l'ordonnance précise et l'esprit pratique. L'éminent professeur à l'Université de Strasbourg a dû tout à la fois chercher son point d'appui dans la constatation directe et dans les travaux de ses devanciers, et le système auquel il s'arrête, notamment en ce qui concerne la déclinaison, témoigne hautement de sa science historique.

La plus ancienne grammaire de la langue nouvelle est celle de Sophianos, qui remonte à 1550 et qui fut rééditée par Legrand en 1870. Elle fut suivie, en 1622, de celle de Girolamo Germano, que remit au jour en 1907 M. Hubert Pernot. La grammaire de Simon Portius, troisième en date, est de 1638.

C'est dans un esprit analogue à celui qui guida le vieux grammairien du XVII[e] siècle que M. Thumb opère la classification de ses substantifs. Je veux dire par là qu'il choisit comme point de départ la forme ancienne des vocables, au lieu de ne s'inspirer seulement que des lois qui les régissent dans le langage actuel. Des six déclinaisons de S. Portius, que M. Jean Psichari ramenait à quatre (*Essai de grammaire historique*, 1886), M. Thumb conserve seulement trois, selon l'idée dont M. Meyer Lubke semble devoir garder la priorité, ainsi que le remarque M. Triandaphyllidis dans une savante étude.

M. Hubert Pernot crée aussi trois groupes, mais un peu différemment. Dès 1879, d'autre part, M. Deffner, pour couper court peut-être à de sempiternelles discussions étymologiques, proposait de répartir les substantifs néo-grecs en deux déclinaisons principales, et Philindas ultérieurement se rangeait à cet avis. Ce système a l'avantage de la simplicité. Il envisage exclusivement les phénomènes actuels, et ne court pas le risque de conclure d'après des bases imparfaitement établies, alors que la science linguistique est loin d'avoir terminé son enquête.

Je partage assez cette manière de voir, et volontiers constituerais-je comme suit les deux déclinaisons néo-grecques :

La première comprendrait les noms masculins en ος, les neutres en ο et en ι, auxquels j'adjoindrais, comme le fait M. Pernot, non seulement les autres substantifs neutres en ος, génitif ους, mais encore les imparisyllabques en α, ατου, en σιμο, σιματου, en raison de la forme particulière de leur génitif singulier. Volontiers qualifierais-je cette déclinaison, *déclinaison forte* ou authentique, en ce sens qu'elle s'est conservée à peu près intacte, et qu'elle se reconnaît à son génitif singulier en ου. La seconde déclinaison (qui se pourrait dénommer *déclinaison faible* ou moderne) comprendrait exclusivement des masculins et des féminins à radical terminé par α, η, ι, ε, υ, ο, ω, les masculins prenant au nominatif singulier le ς que les féminins gardent pour le génitif. Tous ces noms, masculins ou féminins, ont le nominatif pluriel en ες ou αδες, le génitif pluriel en ῶ(νε) ou άδω(ν).

Cette classification permet de faire tenir la déclinaison néo-grecque dans un simple tableau synoptique.

Par contre, le grand mérite du système de M. Thumb est d'éviter la rupture avec l'ancienne langue, et de montrer clairement comment toutes choses se continuent dans la nouvelle.

Il y a une certaine logique à cela, d'autant que l'ouvrage entier, dans ses trois parties : *Grammaire*, *Chrestomathie*, *Glossaire*, s'efforce à confronter la règle avec les documents littéraires qui la motivent, à travers la multiplicité des formes dialectales, en sorte que l'unité de la langue vivante apparaisse en toute évidence.

Moins riche en textes d'auteurs que celle d'Hubert Pernot, la *Chrestomathie* de M. Thumb offre cependant une particularité des plus originales; elle comprend un recueil de récits dialectaux, appartenant aux régions les plus diverses de l'Hellénisme, depuis la Basse-Italie jusqu'à la Cappadoce, depuis la Thrace jusqu'à Chypre. Ainsi les profanes se convaincront que les patois obéissent à des lois non moins sûres, quoique d'application spontanée, que le langage des villes, trop souvent dévoyé de snobisme. Une sorte de préjugé aristocratique porte, en effet, l'homme civilisé à mépriser la langue du berceau, de la famille, pour user de formes compassées, réputées nobles et élégantes, encore que farcies le plus souvent d'emprunts étrangers. A Jersey, par exemple, dont la langue native est un vieux patois normand, la nouvelle génération ne veut plus parler qu'anglais. En Grèce, on ne s'affirme bien élevé qu'en remontant au grec ancien ou, ce qui est plus grave, en usant de gallicismes en grec.

Ainsi, dans les langues cultivées, une force centrifuge, issue de la mode et du caprice individuel, lutte perpétuellement contre une force centripète, ethnique, tendant à conserver à chaque idiome son génie et sa vertu créatrice, sans souci des préjugés sociaux et momentanés. Celle-ci est instinctive, l'autre est réfléchie : de leur équilibre naît la stabilité, la vigueur expressive, la précision. En Grèce, malheureu-

sement, ce point d'équilibre est cherché contradictoirement par deux partis linguistiques acharnés à se combattre, et chacun des deux voudrait le trouver sur son terrain, quand il se situe de lui-même aux frontières.

Et il est assez remarquable de voir se développer, en marge de la langue officielle, une littérature nationale, qui, pour se servir exclusivement de la langue parlée, malgré certains partis-pris, n'en a pas moins à son actif un assez joli bagage d'œuvres caractéristiques.

Et cependant, aux yeux des Puristes, les amis du grec vulgaire font figure de « patoisants ». Aussi bien, ce que l'on pardonne mal à Costis Palamas, par exemple, c'est d'avoir enfreint délibérément les limites assignées au domaine littéraire d'une langue vulgaire, en y faisant entrer tous les genres.

La lyre de Palamas est une harpe aux cent cordes, qui tour à tour frémissent, multiples comme la Vie, éveillant les échos du ciel et de la terre.

Poète avant tout cérébral, il laisse pourtant dans *le Tombeau* crier son cœur tout entier, et voici que **les Peines de la Lagune** nous le montrent faisant appel aux puissances du Sentiment, retournant avec amour vers les horizons de sa jeunesse, pour s'attendrir sur la simplicité des êtres et des choses qui peuplent la vieille Missolonghi. Tel Verhaeren, après l'envol superbement lyrique des *Forces tumultueuses* et de *la Multiple Splendeur*, évoque le charme de *Toute la Flandre*. Pour être d'allure moins souveraine et de portée moins universelle, cette poésie du lieu natal n'en est pas moins puissante. Ce qu'elle paraît perdre en rayonnement, elle le gagne en profondeur. Et puis Palamas ne se montre que mieux ici le vrai fils de sa race et de sa terre. A trop se plaire dans les purs espaces de la Pensée, on pouvait craindre que sa poésie ne perdît le meilleur de sa vertu ethnique. Cette fois, comme Atlas, il reprend contact avec le sol ancestral et, par là même, il reconquiert ses plus sûres énergies. Parmi ces courtes pièces d'émotion discrète et douce, *Nérëïde*, *le Platane*, *Orient* et surtout *Violetta*, qui est pur chef-d'œuvre, m'ont particulièrement retenu. Cependant le Poète ne saurait demeurer bien longtemps dans l'étroit horizon de la Lagune. Pégase le sollicite : il l'enfourche et s'enfuit. Le voici sur l'Agora. Héroïquement, cette fois-ci, il ajuste à sa lyre une corde de fer et se place sous l'invocation du vieil Archiloque. Mais la flamme satirique dont bouillonne le vers du poète a quelque chose de plus prophétique ; c'est à Victor Hugo qu'elle fait songer et aussi, à cause des *terze rime* des deux premières séries et du tour de pensée, au sublime Dante. Le dialogue lyrique de la fin n'est pas moins véhément, mais la qualité en est moins concentrée. Ce sont peut-être là les vers qui porteront le plus directement leurs enseignements. Au reste, chez Palamas, la

forme est une si perpétuelle surprise que l'on peut, sans cesser d'être sous le charme, omettre d'en suivre la pensée en chacun de ses bonds. On est lié par la musique et par le songe qui s'en dégage, autour de l'image maîtresse.

N'est-ce pas là justement ce que voulut expliquer le propre fils du poète, à propos de ce chef-d'œuvre shelleyen emprunté à *la Vie immobile:* **Le Palmier**, frère spirituel de *la Sensitive?*

Cette brillante exégèse, outre qu'elle fait le plus grand honneur à Leandros Palamas pour la justesse de ses aperçus, nous permet de contrôler la valeur de certaines influences acceptées par l'auteur de *la Flûte du Roi.*

Le Tour des Heures, de Sotiri Skipis, appartient à la même famille symboliste, dont, par réaction, notre époque a tendance à discréditer les efforts. Mais Skipis déserte entièrement la réalité directe, pour se mouvoir dans le monde des entités surnaturelles. Toute la mythologie populaire est mise en scène dans cette comédie de songe, et je crois qu'il ne faut pas plus s'acharner à chercher à ce poème un sens concret qu'on ne le fait pour une symphonie musicale. On a formulé beaucoup de reproches contre Skipis. Je crois pourtant qu'on ne saurait lui refuser la haute qualité de poète. On l'eût applaudi davantage de consentir à jouer quelques airs de flûte surannés. Il est allé à l'inverse, et il peut sembler qu'il se soit égaré dans l'outrance de l'originalité purement cérébrale, mais il se retrouvera.

Le grand mérite de Grégorios Xenopoulos est de ne jamais s'échapper hors de la réalité, autour de laquelle il excelle, par la grâce du verbe, à tisser comme un rets de songe. Ses dons particuliers d'auteur dramatique renforcent en lui le conteur. Psychologue et peintre de mœurs, il sait dégager l'essentiel de la vie et des âmes. De son observation émue le tragique jaillit sans effort et, sans être fataliste lui-même, il sait nous imposer la sensation de l'inéluctable.

Des sept récits que contient son nouveau recueil **Le Mauvais Chemin** le meilleur est certes le premier, qui donne son titre au volume. Avec quel art sont dessinées les deux figures féminines et rivales de Chrysoula et de Christina, l'une toute beauté, toute joie, tout chant, l'autre toute laideur et toute amertume! Et puis comme l'auteur sait suggérer, à propos du moindre détail vécu, des significations générales et largement humaines! Tout ensemble ému, gracieux, tragique, Xénopoulos écrit d'après des impressions personnelles, mais sans se cacher lui-même derrière ses personnages. Il voit en homme et s'exprime en poète. Il y a des ailes et du soleil dans *Chants d'oiseaux*, de vraies larmes dans *les Deux Frères*. Parfois un brin d'humour se mêle au récit, toujours rythmé, nuancé, chantant.

Avec *le Mauvais Chemin*, G. Xenopoulos se place à la tête des

conteurs de sa terre. Carcavitsas a plus de force, Christovassilis plus de mouvement; aucun n'a plus d'art ni plus de profondeur.

Avant toutes choses, il sait la couleur des âmes, et c'est ce qui manque un peu à Ephtaliotis, qui nous donne une nouvelle édition de ses **Histoires des îles**, et qui sait dessiner de si fières figures, en des cadres de nature fruste.

Memento. — La Bibliothèque Fexis continue de s'enrichir des œuvres les plus marquantes de la littérature néo-grecque.

D'Adolphe Thalasso il faut avoir *les Trésors du Musée national d'Athènes* (*Revue d'art ancien et moderne*), où s'éploie l'infinie richesse de l'art grec depuis les origines. C'est une étude écrite avec amour et science.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Les Boulevards de Paris. — L'Exposition annuelle de la Bibliothèque Saint-Fargeau, qui nous a montré déjà tant de documents précieux sur le passé de la Capitale, a été consacrée cette fois aux *Boulevards*, — sinon exclusivement au « Boulevard » — ce lieu de délices dont rêvèrent tous les potaches de province, et qui avait, il y a quelques années encore, la réputation d'être le foyer de toutes les élégances, le refuge du bon goût et de l'esprit parisien. Au rapport des hommes les mieux informés, le terme de « Boulevard » aurait surtout désigné la partie sise entre la rue Caumartin, ou l'Opéra, et la rue Drouot; là se rencontraient fréquemment les journalistes et les boursiers, et la capitale de cette principauté était à peu près la terrasse de Tortoni; il y avait volontiers des petites femmes autour, ce qui était encore une raison de sa vogue. — Mais les Boulevards, au vieux sens du mot, désignaient, on le sait, la ceinture d'avenues qui furent tracées en remplacement de l'enceinte murale supprimée par Louis XIV. C'était auparavant une enceinte militaire, protégée par des fossés et des tours et que trouaient des portes défendues de châteaux — mais qui n'occupait pas exactement la place de nos boulevards actuels. — Il n'est ici question que de la rive droite ; mais des jardins de l'hôtel Vendôme qu'il côtoyait, laissant au dehors le tracé de la Rue Royale, le boulevard venait joindre, rue de la Michodière, la *Porte Gaillon*, un peu au nord de la place qui conserve le nom de cette entrée de la ville ; la *Porte Richelieu* s'élevait sur l'emplacement de la Bourse ; la *Porte Montmartre* au débouché de la rue Feydeau ; la *Porte Poissonnière* au coin de la rue de la Lune. Mais à partir de là, le tracé ancien fut conservé et le nouveau boulevard réunit les *Portes Saint-Denis* et *Saint-Martin*. Sur la place de la République s'ouvrait *la Porte du Temple*, au sortir de la rue Meslay ; plus loin *la poterne aux*

Choux ou *des Marais*, à la rencontre des boulevards Beaumarchais et des Filles-du-Calvaire. L'enceinte rejoignait enfin la Bastille à *la Porte Saint-Antoine*.

Ce qui se trouve manquer le plus, toutefois, dans l'exposition de la rue de Sévigné, c'est l'aspect même du boulevard avant les transformations. Seuls quelques dessins, trois ou quatre gravures en couleurs, des plans nous restent de cette période. J'indiquerai ainsi l'*ancienne porte Saint-Martin*, avec Saint-Martin-des-Champs, le donjon du Temple et les moulins du rempart au temps de Louis XIII; la *Porte Richelieu*, démolie en 1701; *l'ancienne porte Saint-Denis* et la *Porte Saint-Honoré*, — dessins d'Israël Silvestre, — et du même auteur l'Eglise des Filles du Calvaire, du côté où passe le boulevard de ce nom ; le boulevard au temps de Louis XVI ; la Bastille et les fortifications limitrophes, encore par Israël Silvestre ; une vue extérieure de la même Bastille avec la *Porte Saint-Antoine* au XVIII^e^ siècle ; — ensemble complété par le plan de Mathieu Mérian (1615), qui indique l'enceinte bastionnée, et le trajet projeté du nouveau boulevard sur le plan de Bullet et Blondel (1676).

Les terrains libres « destinés à servir de promenade aux habitants dans toute l'étendue de l'ancienne tracé » se garnirent de suite de cafés, de bals, de théâtres, de bains, d'habitations diverses. Sous le couvert de beaux arbres on nous montre ainsi « le Grand Café, près du réservoir de la ville, au Pont aux Choux » ; une autre planche représente « le premier Café, près le réservoir de la ville; d'autres encore le café Alexandre sur le boulevard», puis des constructions privées comme « la maison d'un architecte à la Chaussée d'Antin » ; l'hôtel de la Haye, ou Deshayes, à l'angle de la rue Caumartin et de la rue Basse-du-Rempart ; la maison de M. de Sainte-Foix de Balincourt ; le pavillon de Hanovre, — qui a heureusement subsisté. — On construisit plus tard la Madeleine, dont nous avons un plan avec dépendances et abords, et un cocasse projet de Vaudoyer pour l'achèvement de l'édifice. Des théâtres s'étaient installés sur la nouvelle avenue : l'*Opéra* — en construction en 1781 — sur le boulevard Saint-Martin, dont on nous montre encore une maison de la fin du XVIII^e^ siècle ; l'*Opéra Comique* (1733, boulevard du Temple) ; la *Comédie Italienne;* — les *Nouveautés*, — récemment disparues et qui avaient gardé une façade de 1829 ; le *Théâtre de la Porte-Saint-Martin ;* — de même qu'on y voyait des établissements divers : le *Vaux-Hall d'Eté* (vue du jardin, fin du XVIII^e^ s.) ; le *Cabinet de Physique* du duc de Chaulnes, encore boulevard Saint-Martin ; le *Jeu de Paume* du comte d'Artois, boulevard du Temple, tout proche du *Jardin Turc*, — tandis qu'en redescendant vers le sud-ouest nous trouvons une vue de la porte Saint-Denis en 1803, très belle planche signée Girbon ; l'entrée

de la Bourse, rue Vivienne; les *Bains Chinois* (rue de la Michodière et boulevard des Italiens, fin du XVIII[e] siècle).

Arriva la Révolution, dont le premier acte fut la prise de la Bastille. Un drapeau de la Section de Bonne-Nouvelle vient rappeler ce fait d'armes si glorifié, à la suite duquel les belles promeneuses se montraient avec la cocarde tricolore. Un vieillard, pseudo-prisonnier, fut promené triomphalement par les rues; puis on se hâta de démolir la *sinistre prison*, — dont les hôtes faisaient leurs trois repas dans une abondance qu'ils ne retrouvaient pas toujours au dehors, — et il y eut décoration et illumination de l'emplacement pour la fête de la Fédération le 1[er] juillet 1790. Un projet de transformation de la place et de ses abords fut présenté par le « patriote Palloy », le même qui taillait dans les pierres des démolitions des modèles de petites Bastilles qui furent offertes aux départements. D'autres projets suivirent, toujours de monuments à élever sur la place pour commémorer « la victoire du peuple », et l'on y plaça enfin une fontaine, — un éléphant! — qui fut plus tard remplacé par la colonne de Juillet.

A la chute de l'Empire, les alliés entrèrent par la porte Saint-Martin (31 mars 1814) ; le comte d'Artois (12 avril) et Louis XVIII (3 mai) par la porte Saint-Denis. Une aquarelle d'Opitz donne la physionomie du Boulevard Montmartre le 12 février 1814, comme ailleurs nous avons le souvenir de la visite des alliés à la colonne Vendôme. — Puis c'est la Révolution de Juillet, la barricade de la porte Saint-Martin ; la royauté de Louis-Philippe et l'attentat de Fieschi, avec l'aspect du Boulevard après l'explosion ; l'immeuble où était placée la *machine infernale*, et la cour de la rue des Fossés du Temple, par où l'assassin tenta de s'échapper. Fieschi, sur un très beau dessin qu'expose le même panneau, a du reste une tête de brute. — La Révolution de 1848 suivit ; le trône de Louis-Philippe fut emporté par le peuple ; on promena des cadavres parmi les hurlements et les poings tendus de la populace, et la série se termine par un croquis du Boulevard durant les journées de Juin. — Dans cette suite de documents encore, je dois mentionner une curieuse lithographie du Boulevard Poissonnière le 2 décembre ; la construction de l'Opéra actuel et la physionomie du Boulevard, au soir des Elections de 1869.

Ce fut en somme depuis leur création une promenade fort goûtée : c'était aussi une foire perpétuelle. Dans les vitrines, sont exposés des types de promeneurs, de promeneuses des ans VI et VII ; on nous a conservé encore, avec des caricatures, les types des élégants, de même que le Salon des figures de Cire ; le Café de Paris en 1843 ; le passage de l'Opéra en 1821 ; les marchands en plein vent près de la porte Saint-Denis; l'extérieur et l'intérieur des théâtres, du cirque Olympi-

que, des Funambules ; les dioramas, les librairies, les « marchandes de frivolités », tailleurs, bazars, modistes, et jusqu'à des cartes à jouer satiriques figurant le Boulevard de Gand et une lanterne magique qui nous représente le Boulevard sous Louis-Philippe. Viennent ensuite les voitures et les cochers ; les premiers omnibus ; les bals, — bal de l'Opéra, avec ses masques et mascarades ; le bal d'Italie (passage de l'Opéra) ; le bal Musard ; la descente de la Courtille (1835) ; un curieux panorama enfin du Boulevard vers 1830 avec ses estaminets, ses cafés-chantants, ses jongleurs, ses Quinze-Vingts, ses joueurs d'orgue et de billard, — même des types populaires comme « le poète du Boulevard » — ses crieurs de journaux, ses bouquetières, et, pour finir, ses ramasseurs de mégots et ses balayeurs.

Au moment de partir, toutefois, une vitrine encore nous retient. Elle offre une série nombreuse de photographies déjà passées : — le « Monde » du Second Empire ; de délicieuses figures de femmes ; les hommes célèbres du temps, — l'art, la politique, la littérature — tout ce qui fut la joie et la gloire du Paris d'alors : — Rossini, Meyerbeer, à côté de Lamartine vieilli, de Maxime du Camp ; de souverains et d'hommes politiques, — Guillaume, Cavour, Napoléon III ; de comédiennes ou de chanteuses comme Déjazet, Marie Sasse, Thérésa ; de jolies femmes comme la duchesse de Morny, la duchesse de Persigny, la maréchale Bazaine... Vision attristée d'un autre âge ; portraits jaunis, élégances fanées ; tout ce qui reste de la beauté, de la célébrité, de la fortune ; — des noms qui seront peut-être oubliés demain, — et les fleurs qu'on porte au cimetière pour fêter mélancoliquement les morts.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Albert L. Caillet : *Aperçu général sur le traitement mental.* Orné de 5 pl. h. t. ; Durville. 1 »

Charles Lancelin : *Mes Rapports avec le Diable.* Orné de planches h. t. ; Durville. 3 »

Histoire

Bertrand Auerbach ; *La France et le Saint-Empire romain germanique depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution française.* Avec 8 pl. ; Champion. 15 »

Marquis de Chateaubrun : *Notice sur le comte Stanislas de Clermont-Tonnerre, député aux Etats-Généraux.* Avec 2 port. ; Champion. 2 »

M. Daragon et G. Brisse : *S. M. la Reine Wilhelmine en France* (1-3 juin 1912). Avec 5 pl. h. texte ; Daragon. 3 »

La Question Louis XVII. Réponse à M. Frédéric Masson et à quelques autres. par Boissy-d'Anglas, ancien sénateur, suivie de la 3e éd. du Rapport présenté au Sénat sur la pétition de Charles-Louis de Bourbon et du Discours de M. Boissy-d'Anglas au Sénat, le 28 mars 1911 ; Daragon. 1 25

Littérature

E. Abry, C. Audic, P. Crouzet : *Histoire illustrée de la littérature française*. Avec 324 illust. ; Didier. 5 »

Baron de Blay de Gaïx : *Coraly de Gaïx. Correspondance et Œuvres*. Avec notes et portrait. Introd. par Armand Praviel. Lettre-préface de Jules Lemaître ; Champion. 3.50

Marcel Boulenger : *Introduction à la vie comme-il-faut* ; Ollendorff. 3 50

Gabriel Clouzet et Charles Fegdal : *Lamartine*. Avec 41 portraits et gravures ; Michaud. 2 25

François de Curel : *L'Idée pathétique et vivante*. Pensées choisies et précédées d'une introduction par Edouard Schneider ; Sansot. 1 »

Gaston Derys : *Les Grandes amoureuses : Mad. du Deffant, Duchesse de Longueville, Mad. Tallien, Marquise de Coislin* ; avec 24 portraits de l'époque ; Michaud. 3 50

Ernest Gaubert : *Les Poèmes à dire* (Théâtres et Salons) ; Libr. des Annales. 3 50

Jean Mariel : *L'Enseignement de Gœthe* ; Ed. du « Divan ». » »

Dr Potiquet : *Les « Menteries » de Chateaubriand* ; Laisney. 1 25

Poésie

Saint-Georges de Bouhélier : *La Romance de l'homme* ; Fasquelle. 3 50

Francis Carco : *La Bohème et mon cœur*. » »

Auguste Cheylack : *J'entends des appels mystérieux* ; Messein. 3 50

Paul Costel : *Sensations* ; Messein. 3 50

Delom de Mézerac : *Au Fil du Rêve* ; Jouve. » »

Myriam Deroxe : *L'Amour nomade. Claudia* ; Figuière. 3 50

Adrien Gaignon : *Ballades en prose* ; Figuière. 2 »

Lucien Lambert : *Poésies cynégétiques* ; Imp. Puyfagès, Tonnerre. » »

Victor Lemarchand : *Le Lion de pierre* ; Messein. 2 »

Publications d'art

Emile Bernard : *Souvenirs sur Paul Cézanne* ; Messein. 5 »

J.-F. Louis Merlet : *Trois artistes : J. Francis Auburtin, E.-Antoine Bourdelle, Charles Cottet* ; Soc. de l'Edition. 3 50

Questions coloniales

Joseph Dautremer : *Une colonie modèle : la Birmanie sous le régime britannique* ; Guilmoto. 6 »

Questions religieuses

Paul Beuzart : *Les Hérésies pendant le Moyen-Age et la Réforme jusqu'à la mort de Philippe II, 1598, dans la région de Douai, d'Arras et au Pays de l'Alleu* ; Champion. 15 »

Roman

Max Constant : *Le Journal d'un sceptique* ; Grasset. 3 50

Abel Hermant : *Le Second tournant* ; Illust. de F. Fabiana ; Ed. de la « Vie parisienne ». 3 50

Raymond Labruyère : *Le Sel de la terre* ; Grasset. 3 50

Alexis Pasquier : *Une Rédemption* ; Ass. des écrivains belges ; Paris-Bruxelles. 3 50

Fernand Passelecq : *La Dernière étape* ; Bibl. de « l'Occident ». 3 50

Lucie Paul-Margueritte : *La Déception amoureuse* ; Albin Michel. 3 50

Roger Régis-Lamotte : *La Bougeotte*. Illust. de Maîtrejean ; Ambert. 0 95

Gabriel Salvat : *La Barbe Bleue* ; Grasset. 3 50

Sciences

A. Berget : *La Vie et la mort du globe*. Avec 30 fig. dans le texte ; Flammarion. 3 50

Adrien Remacle : *Les Aéronefs sans chutes* ; Vivien. 1 »

Sociologie

Fernand Momméja : *Enquêtes économiques* ; Guilmoto. 4 »

Voyages

A. Baraudon : *En Ecosse;* Stock. 3 50
E. Gomez Carrillo : *Pèlerinage passionné;* Michaud. 3 50
Prince Louis d'Orléans-Bragance : *Sous la Croix du Sud.* Plon. 7 50
Etienne Richet : *Les Iles lointaines;* Figuière. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch. — Monument Jean Lorrain. — Une lettre de M. Tage E. Bull surJean Moréas. — Mort d'un personnage de Huysmans. — La réforme de l'orthographe au Portugal — Les langues vivantes les plus en faveur. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch.

Houlgate, le 5 août 1912.

Mon cher Vallette,

Nul plus que moi ne s'est réjoui du succès de Paul Fort, élu Prince des Poètes.

Je dois, cependant, protester contre l'usage qui a été fait de mon nom au bas d'une circulaire datée du 27 juin dernier et signée « par délégation » de M. G. Batault ; — car, je n'ai eu connaissance de cette circulaire qu'en lisant « la Vie anecdotique » de notre ami Guillaume Apollinaire, dans le *Mercure* du 1er août courant.

Votre tout dévoué,

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

Monument Jean Lorrain. — Le dimanche 28 juillet, à 10 heures et demie du matin, on a inauguré à Fécamp, dans les jardins de l'Hôtel de Ville, un monument à Jean Lorrain dû au ciseau de M. Alphonse Saladin.

La cérémonie, présidée par M. Paul Brulat, vice-président de la Société des gens de lettres, eut lieu en présence de Mme Duval, mère de l'auteur de *M. de Bougrelon*, ainsi que des délégations de la Société des gens de lettres, de la Société des poètes français, de la Pomme, des Rosati, etc... Au nom du comité, M. Jean de Bonnefon remit le monument à la ville. Puis on applaudit les discours prononcés par MM. Duglé, maire de Fécamp, Georges Normandy, Paul Brulat, etc...

Le soir, une représentation de gala fut donnée au Casino de Fécamp, avec le concours de M. de Max, du conférencier Charles Brun, de Mme Germaine Aymos, de l'Odéon, Flore Bergeys, de la Porte-Saint-Martin. On joua *Josiane*, comédie de Jean Lorrain, et *la Princesse sous verre*, fragment d'un opéra inédit de Jean Lorrain et R. Balliman.

§

Une lettre de M. Tage E. Bull sur Jean Moréas.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire — un peu tard, j'en conviens — la très intéressante étude consacrée par M. Marcel Coulon à *l'Unité de Jean Moréas* dans le *Mercure* des 16 mars et 1er avril 1910. Il y a dans cette étude quelques mots qui ont particulièrement attiré mon attention; permettez-moi de vous les citer et ensuite de vous faire part de quelques observations de minime importance, mais que je crois de nature à intéresser :

... *La Vieille Femme de Berkeley*, qui pourrait bien être une traduction — à la façon originale de ce perpétuel traducteur-là — d'une ballade écossaise :

Elle entendit geindre un corbeau pelé
La vieille femme de Berkeley...

On ne saurait mieux dire puisqu'à la vérité la ballade de Moréas n'est autre chose qu'une traduction. Entendons-nous. J'admire infiniment le poète des *Stances* et je ne veux point dire qu'il se soit approprié le bien d'autrui, tant s'en faut ! Mais en lisant jadis le poème de Moréas (1) j'ai été frappé tout de suite par sa singulière ressemblance avec une poésie du même titre, due à Robert Southey et insérée dans le second volume de ses *Poems*, publiés à Bristol en 1797-99. Southey lui-même nous raconte dans la préface au sixième volume de ses *Poetical Works* (Londres, 1838) comment il est tombé sur la légende en feuilletant les lourds in-folios enchaînés à la bibliothèque de la cathédrale de Hereford. C'est « Matthieu de Westminster » (*Flores Historiarum*, A. D. 852) qui lui a fourni la matière de sa ballade à laquelle le passage en question sert d'épigraphe. La légende se trouve d'ailleurs aussi, avec des variantes insignifiantes, dans Vincent de Beauvais, *Spec. histor.*, XXV, 26), dans Olaus Magnus (III, 21) et dans la Chronique de Nuremberg (fol. 189 v°) — dans d'autres encore — mais tous ont puisé à la même source : les *Gesta Regum Anglorum* du chroniqueur Guillaume de Malmesbury (II, § 204) (2) qui le premier, à ce qu'il paraît, nous a narré cette histoire édifiante et merveilleuse : *quod cum retulero*, dit-il, *non vacillabit fides historiæ etsi mentes auditorum sint incredulæ. Ego illud a tali viro audivi, qui se vidisse jurarat, cui erubescerem non credere.* — La légende est donc vraie — comme toutes les légendes — ce dont on se doutait. Cependant, l'intéressant est de savoir si Moréas tient l'idée des sources médiévales directement ou à travers Southey. Et c'est là que je crois qu'il faut laisser l'honneur au poète anglais, fureteur parmi les « prisonniers » de la vieille cathédrale : il y a dans *The Old Woman of Berkeley* des détails qui sont entrés presque mot pour mot dans *la Vieille Femme de Berkeley* et qu'on ne retrouve point dans les autres versions de la légende. J'ai dit la ressemblance plutôt frappante ; qu'on en juge :

The Raven croak'd as she sate at her meal,
And the Old Woman knew what he said...

The Old Woman shriek'd as they en-
[ter'd her door,
And she cried with a voice of despair,
'Now take away the sacrament,
For its presence I cannot bear!'

Her lip it trembled with agony,
The sweat ran down her brow,
I have tortures in store for evermore,
But spare me, my children, now!'

La vieille tressaillit lorsqu'ils entrèrent
Et ses yeux révulsés se dilatèrent.

La vieille raspa ses doigts maigris,
La vieille hurla d'effroyables cris :

Ah ! miséricorde ! éloignez vite
Le Saint Sacrement, car je suis maudite...

Bientôt de l'Enfer je serai la cible,
Et mon crime, hélas ! est irrémissible !

Reste à partager le soleil entre les deux poètes. Si Moréas a emprunté l'idée première de Southey, il l'a renouvelée d'une manière remarquable. On ne lit plus guère le chantre de *Kehama*, dont les diableries sont tout de même très réussies ; comme vers, c'est ce qu'il nous a laissé de meilleur, et Sir

(1) *Les Cantilènes*. Paris, Vanier, 1886, p. 127.
(2) *De muliere maleficâ a dæmonibus ab ecclesia extracta.*

Leslie Stephen a raison de lui conférer le titre de « poet-laureate to the Devil ». Mais Moréas lui est nettement supérieur; pour vous en convaincre vous n'avez qu'à mettre en regard les deux poèmes : vous verrez comment le poète français a su inventer de toute pièce des traits qui ajoutent et à l'horreur et à la justesse de ton. Ceci, par exemple : les démons s'approchent de l'église.

Et les cloches, hélas! ne tintent plus,
Tant les sonneurs de terreur sont perclus.
Les Saints claquent des dents au fond des châsses.
Avec fracas s'écroulent les rosaces.

Les deux premières lignes seules se trouvent dans Southey. — Et les vers par lesquels finit le poème : Le diable emmène la vieille :

Il partit au galop par des chemins
Dont le Roi Christus garde les humains!

Me pardonnerez-vous de vous avoir accablé de cette lettre interminable? Je l'espère; en guise d'excuse, je ne puis alléguer que les paroles de Juvénal : *Stulta est clementia... perituræ parcere chartæ* — et, comme excuse, elles ne valent rien du tout, naturellement!

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

TAGE E. BULL.

§

Mort d'un personnage de Huysmans. — Il y a quelques semaines mourait, sans bruit, dans le Soissonnais, un des personnages dont J.-K. Huysmans avait donné dans *En route* un vivant portrait : M. Bruno, l'oblat qu'il a rencontré à Notre-Dame de l'Atre, qui fut son commensal et son conseiller dans sa retraite, et avec lequel il conserva jusqu'à sa mort les plus amicales relations.

Il s'appelait en réalité M. Charles Rivière, et avait été courtier en laines à Reims, où il avait passé la plus grande partie de sa vie. Célibataire convaincu, il avait mené, sauf la littérature, une existence qui se rapprochait assez de celle de Huysmans. Mais, après la mort de sa mère, avec laquelle il vivait, la solitude et le déclin de l'âge l'orientèrent vers le mysticisme et vers le cloître. Il entra dès lors comme oblat, et comme oblat très libre et très indépendant, à Notre-Dame de l'Atre, c'est-à-dire à la Trappe d'Igny, qui est située, comme chacun sait, à une trentaine de kilomètres de Reims, près de Fismes, dans la Marne. Ce devait être en 1892.

Tous les détails narrés sur son compte dans *En route* sont parfaitement exacts. Il fut, dès le premier soir, au réfectoire des étrangers, dont il faisait les honneurs, très intrigué et très intéressé par Huysmans, qui différait singulièrement des retraitants ordinaires. En sa qualité de « vieux pécheur », comme il aimait à dire, il le surveilla, le suivit pas à pas, devina le drame de conscience qui se jouait en lui, et son intervention dans la crise de scrupules est absolument historique :

Un pas rapide s'approcha et M. Bruno lui dit :
— Prenez garde, vous êtes sous le coup d'une attaque démoniaque !
Et comme Durtal, stupéfait, ne répondait pas :
— Oui, fit-il; le bon Dieu m'accorde parfois des intuitions, et je suis certain, à l'heure qu'il est, que le Diable vous travaille les côtes. Voyons, qu'avez-vous
(P. 304.)

Après le départ de Huysmans, il demeura en excellentes relations avec lui, et le défendait courageusement contre toutes les attaques. Mais quand *l'Oblat* eut paru, il hochait un peu la tête, regrettant que son ami se fût permis quelques innocentes railleries sur certains moines de Ligugé. Critiquer le clergé séculier ne l'effrayait pas ; mais les réguliers!

J.-K. Huysmans l'a fort bien évoqué « aimable et distingué, de figure ascétique, mais avec un joli sourire qui éclairait la face jaune et grave, creusée de rides ». C'est ainsi que je l'ai vu moi-même à Igny, où il recevai les visiteurs avec une amabilité doublée, s'il pouvait leur parler de l'auteur d'*En route*. Alors, sous sa direction, on visitait la chapelle avec sa rotonde dix-huitième siècle, la cellule de Huysmans, le jardin, les bords de l'étang reflétant le grand crucifix, l'allée, le vivier où se cachait la mystérieuse loutre, la petite chapelle isolée, et aussi, dans ces dernières années, la tombe du frère Siméon, le mystique gardeur de pourceaux, qui s'appelait, à la Trappe, le frère Isaac.

M. Bruno n'est pas mort à Igny. Il en sortait, d'ailleurs, assez fréquemment pour les affaires matérielles du couvent, et c'est ainsi qu'on l'avait vu quelquefois apparaître dans les logements de la rue de Babylone et de la rue Saint-Placide. Il devait avoir dépassé 75 ans. Il s'était retiré chez des parents pour mourir, et sa dépouille a été transportée à Reims, où il repose près de sa mère. Il ne sommeille donc point dans le cimetière, où il côtoya, une fois dans sa vie, une curieuse et célèbre crise d'âme, et où repose, sous l'humble croix de bois, le vieux convers Isaac.— ARMAND PRAVIEL.

§

La réforme de l'orthographe au Portugal. — On sait que le gouvernement du Brésil a simplifié, il y a quelques années, l'orthographe officielle, d'accord avec l'Académie brésilienne. Il y avait donc désormais deux manières d'écrire et d'imprimer le portugais, l'une en Europe, l'autre en Amérique.

Le gouvernement portugais a estimé que ce dualisme était fâcheux, et i a résolu à son tour d'effectuer une réforme analogue. Il a nommé, il y a quelque temps, une commission composée d'écrivains et de philologues les plus connus : MM. Coelho, Leite de Vasconcellos, Candido de Figueiredo, Borges Grainha, Gonçalves Viana, Joaquim Nunès.

Un projet a été élaboré, d'un commun accord, et préparé spécialement par MM. Candido de Figueiredo et Gonçalves Viana. Les principes essentiels de la réforme, qui est très logique, sont les suivants : suppression de l'*h* de *rh*, *th* ; remplacement de *ph* par *f* et de *ch* (ayant la valeur *k*) par *qu* ; simplification des consonnes doubles non justifiées par la prononciation.

Ces réformes sont depuis longtemps effectuées en espagnol et en italien. Désormais le français sera la seule langue latine qui conserve les groupes *ch* (dur), *ph*, *rh*, *th*, et les consonnes doubles non prononcées.

Le gouvernement a donné force de loi au projet. La nouvelle graphie est désormais officielle. Déjà les grands journaux de Lisbonne s'impriment en orthographe simplifiée.

M. Jean Barès, qui a fondé *le Réformiste* en France pour combattre en faveur de la réforme orthographique, a donné vingt mille francs au gouver-

nement portugais pour faire imprimer des livres scolaires conformément à la réforme.

§

Les langues vivantes les plus en faveur. — Les pédagogues anglais s'émeuvent du déclin très rapide des études allemandes dans la Grande-Bretagne depuis une dizaine d'années. L'allemand est de moins en moins en faveur : les élèves qui ont à opter pour une langue vivante choisissent presque toujours le français. L'Entente cordiale et la rivalité anglo-allemande ont certainement contribué à ce résultat.

Un phénomène analogue s'est produit en Allemagne pour des raisons semblables, car l'hostilité contre l'Angleterre est depuis longtemps plus vive que contre la France : l'étude de la langue française y fait de sensibles progrès, au détriment de l'anglais. Mais ici le gouvernement intervient pour favoriser et développer l'enseignement de l'anglais, qui est très utile à l'expansion économique de l'Allemagne.

Ce ne sont pas les seuls cas où les facteurs politiques entrent en scène pour l'enseignement des langues vivantes. Mais parfois ils jouent différemment. Ainsi, en France, l'enseignement de l'anglais était jadis prépondérant, et c'est à la suite de la guerre de 1870 que l'allemand a pris une importance peut-être supérieure dans les lycées. — Depuis une dizaine d'années, l'enseignement de l'italien et de l'espagnol, favorisés par les programmes de 1902, a fait des progrès surtout dans le Midi. On reconnaît que l'enseignement des langues vivantes doit être organisé suivant les besoins de chaque région.

En Italie, la langue française est de plus en plus en faveur; mais l'enseignement de l'allemand, à peu près nul il y a quarante ans, s'est développé quelque peu, surtout dans le nord.

En Espagne, c'est aussi le français qui tient la tête, et en seconde ligne — assez loin — l'anglais. L'allemand est négligé.

D'après la nouvelle réforme de l'enseignement secondaire au Chili, le français est devenu obligatoire, l'anglais et l'allemand restant facultatifs.

§

Le Sottisier universel.

La victime a été retrouvée par son camarade de chantier; elle a pu déclarer qu'elle avait été tuée au moyen de son propre fusil... — *La Dépêche Algérienne*, 18 juillet.

... un ivrogne se jeta sur lui et le frappa d'un coup de couteau à l'aine gauche. L'arme, ayant légèrement dévié, traversa le poumon. — *Le Temps*, 18 juillet.

...Devant le cénotaphe où reposait le vainqueur de Rosbach... — HENRI HOUSSAYE, *Iéna*, page 182, ligne 17.

Ou on l'a assassiné, disent-ils, ou on l'a volé, et c'est pourquoi il n'ose plus reparaître ! — *Le Journal*, 28 juillet.

Coquilles

Et comme j'ai l'habitude d'appeler « un chat un chat et Rodin un fripon ». — *La Revue de l'Ouest*, 18 juillet.

Flaubert avait reconnu dans ce futur auteur de trophées [Heredia] un article de sa qualité. — *Comœdia*, 2 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

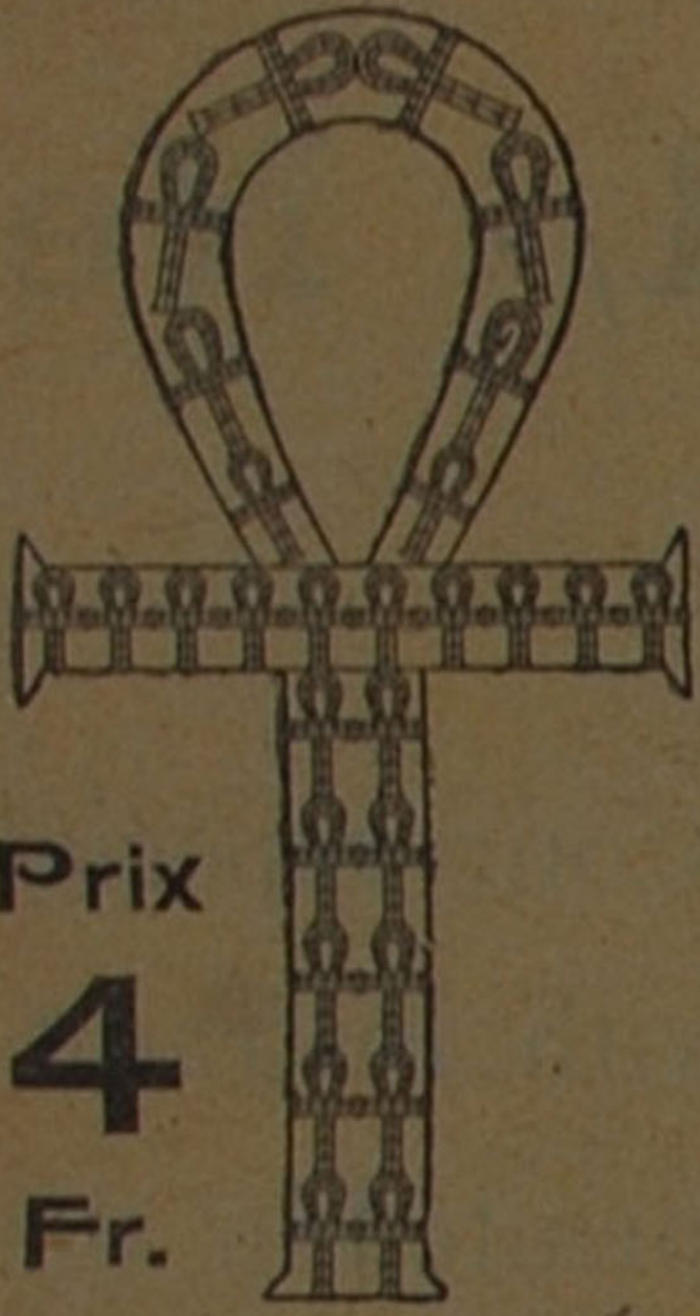
MONTHLY 1/- Net

" The English Review " is our especial enthusiasm. It is, to speak with restraint, the best monthly periodical printed in the English language. That it is the best in the world we have no doubt, but that is the conclusion of faith, not of knowledge. . . To read « The English Review » is to be in immediate touch with the best that is being written by English writers; and, in fact, its contributors include nearly all the great names of Europe. "

—CHICAGO EVENING POST.

Annual Subscription, 12/6 post free all parts of the world.

THE ENGLISH REVIEW, 17-21 Tavistock Street, Covent Garden, London, England.



A

Tra

Prix

4

Fr.

Culte

VIGOT FRÈRES, 23, P

. L. CAILLET

ite MenT
MenTal
&
ure Spirituelle

lace de l'École-de-Médecine, Paris.

BULLETIN FINANCIER

Toute l'attention du monde de la politique, de la diplomatie et des affaires se porte sur le voyage en Russie de M. Poincaré, président du Conseil. La presse allemande en montre de l'aigreur. Mais il faut croire qu'il aura pour tous des résultats plutôt bienfaisants, car il impressionne favorablement tout le marché européen.

Celui de Paris montre notamment une sensible amélioration, qui s'affirme sur la rente française, sinon par une reprise de cette valeur, du moins par un arrêt dans son recul. Elle s'inscrit à 92,30. L'Extérieure Espagnole, à 94, gagne 0 fr. 20 sur la dernière quinzaine, ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs ,que les négociations franco-espagnoles soient closes ! L'Italien laisse un 1/2 point à 96,45 et le Turc unifié 0,10 à 90,50. Les fonds russes, particulièrement bien influencés par le voyage de M. Poincaré, prennent de l'avance : le Consolidé 4 0/0 à 94,60, le 4 1/2 0/0 1909 à 100, le 5 0/0 1906 à 105,20.

Nos actions de chemins de fer sont plutôt meilleures : l'Est fait 905, le Lyon 1240, le Nord 1634, l'Orléans 1335, le Midi 1128.

Mais l'essor s'est surtout porté sur quelques établissements financiers : le Crédit Foncier s'avance à 840, le Crédit Lyonnais à 1551, la Banque de Paris à 1730, le Crédit Mobilier à 669, l'Union Parisienne à 1170. La Société Générale reste stationnaire à 825, la Banque Française à 296. Le Comptoir d'Escompte subit une légère dépression à 969.

Quant aux affaires, on en prépare pour le mois d'octobre, mais, à cette heure, n'en disons rien

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

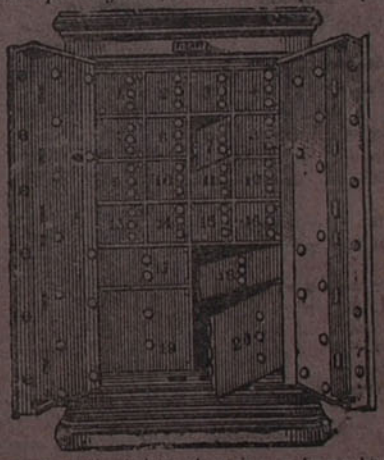
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 ; De 1 an à 2 ans..... 2 0/0

Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux*; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois en 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France et forme un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : J. sé Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Augu te Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henri D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.